

REVUE DES ÉTUDES PELADANES

Organe Officiel de la Société JOSEPHIN PELADAN

- Association déclarée au J.O. du 20 mai 1973 -

22, rue Beaurepsire - 75010 PARIS

Trimestriel N° 10 et 11

Septembre et
Décembre 1977

S o m m a i r e

pages

- LA PAQUE DE PARSIFAL, légende de Pâques,
par JOSEPHIN PELADAN 3
- UNE LETTRE INEDITE de J.M. LAMENNAIS à
LACURIA 13
- DE L'INSUFFISANCE DE LA CRITIQUE
PHILOSOPHIQUE par l'abbé LACURIA 14
- UN PORTRAIT INEDIT de LACURIA par JANMOT
- UN AUTOGRAPHE INEDIT : Une dédicace de
PELADAN à RICHEPIN
- CE QUE J'AI VU AUX BORDS DU NIL par
JOSEPHIN PELADAN 27
- UN AUTOGRAPHE INEDIT : Une dédicace
de PELADAN à Emile BURNOUF 35

MEMBRES DU BUREAU

PRESIDENT : Mr Jean-Pierre BONNEROT
200, rue St-Jacques - 75005 PARIS

SECRETARE GENERAL : Mr François TROJANI

VICE-PRESIDENTS : Mr Michel MASSON
22, rue Beaurepaire - 75010 PARIS.

: Mr Philippe MONTAGNIER
16, Square Alboni - 75016 PARIS.

SECRETARE et
TRESORIER : Mr Gilles BONNEROT
14, Square Alboni - 75016 PARIS.

MEMBRES D'HONNEUR

Mme Berthe d'YD - Mme Gisèle MARIE - Dr Philippe ENCAUSSE
Mr Paul COURANT - Mr Alain MERCIER - Mr Elie-Charles FLAMAND
Mr Hubert JUIN - Mr Joseph MARCELLI.

MEMBRES PERMANENTS

Mr et Mme Marc MIRABEL - Mlle Barbara BLANC - Mr Bernard BONNASSIEUX.

Rédacteur en chef : Mr Jean-Pierre BONNEROT

TOUTE CORRESPONDANCE DOIT ETRE ADRESSEE à Mr Jean-Pierre BONNEROT

Ce numéro a été ronéotypé en CENT EXEMPLAIRES, numérotés de 1 à 100.

Conformément à la loi sur le dépôt légal, la REVUE DES ETUDES PELADANES est déposée à la Bibliothèque Nationale et parmi d'autres centres de documentation, à la Bibliothèque de l' Arsenal à PARIS, à la Bibliothèque Littéraire Jacques DOUCET à PARIS et à la Bibliothèque de la VILLE de LYON.

LA PAQUE DE PARSIFAL

Légende de Pâques

I

Depuis le jour béni où Parsifal rapporta la sainte lance, la chevalerie du Graal prospérait.

La protection céleste favorisait les entreprises, même lointaines et hasardeuses : on ne comptait plus par chevauchées mais par prouesses (I).

Le vieux Gurnemanz, en mourant, avait emporté jusqu'au souvenir des tristes jours où les gardiens de l'insigne reliqué, mornes et découragés, vécurent en anachorètes, chacun se nourrissant d'herbes et de racines qu'il trouvait. On ne prononça plus le nom du terrible adversaire qui, dressant burg contre burg, avait porté de si grands coups à la milice sacrée.

Des chevaliers, traversant la campagne vers la zone des païens, avaient vu, de loin, les remparts du château magique démantelé. Il leur était défendu d'approcher de ce roc maudit où tant de leurs prédécesseurs tombèrent aux maléfices des filles-fleurs.

(I) On sait au moins par le chef-d'oeuvre de Wagner, que Parsifal incarne le plus haut idéal du chevalier chrétien. Si l'oeuvre de Chrestien de Troyes avait été vulgarisée comme celle de Théroulde, " Perceval le Gallois " l'emporterait sur Roland dans notre imagination nationale : car " le pur ingénu initié par la charité " est un saint en même temps qu'un héros et l'or du nimbe sur sa tête se mêle à l'éclat du heaume.

Le saint Graal est le calice de la Sainte Cène, où Joseph d'Arimathie recueillit le précieux sang des plaies du Sauveur. Un ordre de chevaliers moines fut fondé pour garder et adorer l'insigne relique. Klingsor homme impur, tenta, à la façon d'Origène, de se rendre digne d'entrer dans la sainte milice ; repoussé il se voua au diable, construisit un burg non loin de Montsalvat, tendit des embûches aux chevaliers, et grâce aux filles-fleurs en séduisit beaucoup. Le grand Maître du Graal, Amfortas, s'arma de la sainte lance et attaqua Klingsor, il tomba aux bras de Kundry, (type de l'éternel féminin aux multiples métamorphoses) qui fait le bien ou le mal suivant qu'elle subit l'ascendant du graal ou celui de Klingsor.

Seul, le pur, qui résisterait à la séduction de Kundry et des fillos-fleurs, pouvait reconquérir la sainte lance, guérir la plaie d'Amfortas et ramener la bénédiction céleste sur Montsalvat. Parsifal, quoique chevalier et valeureux, ne frappe pas, comme un Roland, il sauve, il purifie par le prodigieux effet de sa pureté et de sa charité ; il n'y a rien de contraire à sa figure toute évangélique à lui attribuer le voeu de sauver même Klingsor.

Klingsor avait-il rendu son âme perverse à son maître Satan ou était-il passé, en païennie, honteux de sa défaite ?

Plus rien n'attesta l'exigence du mage noir pendant les cinquante années glorieuses du nouveau règne.

Le fils d'Herzeleide, au bout de ce temps, ressemblait à Titirel : quoique fort et actif, sa longue barbe blanche en faisait un vieillard. Une inexplicable mélancolie marquait son front. On le voyait souvent se promener seul, avec des gestes découragés.

"Celui qui vit dans la grâce du Seigneur peut-il être triste ?" se disaient entre eux les chevaliers.

Un vendredi saint, le cinquantième de son pontificat, Parsifal sortit du burg, dès l'aube.

A cet anniversaire de sa vocation, il allait à l'aventure, parlant d'une voix douce aux fleurs, aux arbres ; et revenait le visage recueilli et souriant, comme si la nature avait répondu à ses paroles d'amour.

Cette fois, il s'attarda jusqu'au crépuscule et lorsqu'il rentra, sa haute taille redressée exprimait la résolution. Il fit seller son cheval.

- " Où vas-tu, maître ? " demanda l'écuyer.
- " Là où seul je dois aller ".
- " Permits que quelques-uns t'accompagnent pour te faire honneur et compagnie, sinon secours. "

Il refusa d'un mouvement des paupières, s'éleva en selle avec une vigueur surprenante et partit à franc étrier, du côté de la païennie.

Toute la nuit il chevaucha.

L'aurore lui montra burg maudit perché sur le roc, comme une aire. Son cheval harassé monta au pas la rampe caillouteuse. A mesure qu'il approchait, le château magique révélait sa ruine, l'herbe verdissait le créneau abandonné.

Le pont-levis était abaissé, Parsifal entra dans la cour aux dalles brisées : il chercha les vestiges du jardin enchanté où les filles-fleurs l'avaient entraîné dans leur ronde.

A la place du bosquet où lui apparut Kundry l'inconsciente, un énorme buisson projetait ses branches épineuses. Quelques serviteurs accourus contemplaient peureusement ce chevalier au manteau rouge qui semblait un roi. A un signe de l'inconnu, ils vinrent lui tenir l'étrier : d'un pas ferme, le grand maître du Graal se dirigea vers la tour des Maléfices ; il en monta les marches et poussa du pied la lourde porte.

Un grognement l'accueillit, un cri de bête jaillit de l'ombre et, stridente, une voix cria :

- " Satan, immonde fascinateur, stupide ennemi, tu viens m'exaspérer sous des traits exécrés. "

Imposteur, impuissant, qui n'a pas tenu tes promesses, tu m'apparaissais sous la forme de Parsifal, pour m'irriter. Vraiment on t'appelle le Malin, bien à tort. Je croirais plutôt à la visite de la Vierge qu'à la présence de l'Élu du Graal... Infornal comédien, reprends ton vrai visage... n'usurpe pas plus longtemps la ressemblance du héros qui t'a vaincu, avec moi, plus que moi ! "

Parsifal commença à distinguer dans la pénombre, au milieu d'un amoncellement de manuscrits et d'instruments bizarres, une forme humaine lourde et lente et qui s'agitait, comme un monstrueux crapaud s'efforce à sauter.

Il passa le seuil : ses éperons d'argent rendirent un son clair. La voix d'eunuque glapit :

- " Satan, tu m'exaspères ! Prends garde, je possède un fouet magique et qui te fera hurler... Quand je brandis la sainte lance contre le pur fol, la lanière de cuir se détacha de la hampe et resta dans ma main... La voici et je te forcerai à reprendre ta forme de singe.

Roulant sur ses courtes jambes, il vint frapper Parsifal à l'épaule, sur la colombe éployée brodée en or ; et la broderie étincela au choc.

Il y eut un silence, le sorcier cessa de respirer ; c'était bien son ennemi et non le diable qui le visitait. Il se précipita vers la porte, en poussa les lourds verroux, malgré leur rouille, et éclata d'un rire strident, d'un rire d'enfer où les crépitements de la haine se confondaient avec le sifflement de l'asthme.

Le roi du Graal, très las, s'était assis sur un escabeau. Il promena un regard de pitié et de dégoût sur les vains outils de la magie et le puéril amas d'antiques parchemins, sans souci de Klingsor qui se tenait derrière lui, le poignard levé, calculant pour le bien frapper entre les épaules.

- " Ecoute ! " dit l'Élu, sans se retourner. A ce dédain du péril, le sorcier se troubla, hésitant. Une curiosité irrésistible, plus forte que la rage, s'empara de lui. Pour que le roi du Graal vienne à lui, il fallait le prodige d'un intérêt plus grand que la terre, d'un intérêt engageant le ciel et l'enfer.

Coeur ulcéré et capable de tout le mal, Klingsor était un méditatif et un savant : il pesa sa vengeance et le mystère de cette visite ; et il préféra la pénétration de ce mystère. Entre la mort du pur et sa parole, il opta pour celle-là, et jetant son arme, il regagna son fauteuil de cuir. Alors, le successeur d'Amfortas vit son adversaire en face. Il était hideux : sa monstrueuse obésité l'animalisait ; ses petits yeux, noyés dans une mauvaise graisse, brillaient seuls d'un éclat fébrile.

Il cria :

- " Fol, toujours fol, même en vieillesse, tu reviens ici ? Ici où je t'attirai par mes enchantements ; ici où je te livrai aux filles-fleurs ; ici où j'ouvris devant toi les terribles bras de Koundry ; ici où je levai sur toi l'arme sacrée... Tu reviens ici, ô fol, comment t'en iras-tu ? "

- " Ecoute ! " répéta le pur, pour la seconde fois. Mais le magicien ne pouvait se taire, il écumait.

- " Parsifal, tu commets, à cette heure, le plus lâche des péchés d'orgueil : tu contemples ta pureté dans le miroir de ma détresse : tu te repais des ruines de mon château, du désespoir de mon cœur : et tu sors ainsi de la grâce... tu m'humilies mais tu te souilles..

- " Ecoute " dit le pur, pour la troisième fois.

" je suis vieux et je suis las, je touche au terme de ma vie et de ma mission. Il ne me reste qu'une chose à faire, une seule ; et puis je serai prêt à m'endormir dans la paix du Sauveur.

- " Est-ce une confidence que tu vas me faire ? Attends-tu un avis, ou un secours de Klingsor, ô Parsifal. Avoue que tu as voulu te donner le spectacle de ma misère pour revivre les joies du triomphe.

- " Tu es l'ombre de ma belle vie, Klingsor : je n'ai jamais pu t'oublier : chaque année, au jour béni où Jésus répandit son sang pour effacer le péché du monde, je pense à toi : tu m'obsèdes, comme un remords.

- " Un remords ? Tu as un remords, toi le pur ?

- " Longtemps j'ai éprouvé pour toi l'horreur que Judas dut inspirer aux disciples. La lumière du Graal, plus puissante que mon cœur, y a fait entrer la pitié. Je te plains, Klingsor, ou plutôt c'est le Saint Graal, dont je ne suis que le mandataire, qui t'apporte un message de commisération."

Une respiration plus sifflante sortit des lèvres du sorcier.

Parsifal, continua.

- " Tu es le plus grand des coupables, mais tu es si malheureux ! Les cinquante années de paix et de sainte gloire que j'ai vécues comme roi du Graal, tu les a passées dans les transes de la honte et de la rage. L'enfer t'attend, au sortir d'une horrible vie : et la peur du feu éternel seule te rattache à la terre. Le suicide aurait terminé tes maux, si tu ne redoutais ceux plus épouvantables de la tombe !

" Car, tu crois, Klingsor ; tu as souhaité ardemment le service du Saint Graal, tu voulais devenir un saint et dans ton vertige tu demandas à un acte affreux d'abolir les passions, que tu ne pouvais dompter."

Le nécromant vociféra :

- " Et Titurel me rejeta, malgré mon désir de la sainteté ... Vous autres, les purs, vous êtes implacables... Le Maître ne s'est pas offert pour les saints : sa mort, il la dédia aux pêcheurs. Celui qui efface le péché du monde, l'Agneau, vous en faites le loup dévorant, qui pousse aux peines sans fin les faibles, les égares, les fragiles.

- "Vous semez le désespoir ... Si une lueur m'avait été laissée, la plus faible, jamais je n'aurais déclaré la guerre à Montsalvat. En m'ôtant l'espoir, vous ne m'avez plus laissé que la folie des vengeances. J'ai cru que Satan me donnerait la victoire ! Et si j'avais conquis le Graal, je l'aurais servi fidèlement. Car j'en sais plus long que vous tous, mes maîtres : moi seul, entends-tu, moi seul, connais le mystère du Graal !

- " Pourquoi l'as-tu combattu ?

- " Que m'importe une lumière qui ne me parvient pas, un salut dont je suis banni ?

Doucement Parsifal répondit :

- " Si tu voulais abattre cette forte muraille, joindrais-tu les mains en une ardente prière ? Tu saisais un pic et tu frapperais. Tu as fait le contraire : le ciel te repoussait ; au lieu de lui tendre avec constance des mains suppliantes, tu lui as déclaré la guerre, tu as demandé secours au démon.

- " Je suis vaincu ! Es-tu venu pour me l'apprendre ?

- " Je viens payer ma dette : tu m'as donné la sainte lance.

- " Je l'ai lancée sur toi, comme un javelot mortel ; je te l'ai donnée, comme le chasseur donne l'épieu au sanglier.

- " J'oublie l'intention et ne vois que le fait. Je ne pouvais te reprendre l'arme autrement : ta colère et non ton zèle me l'offrit, comme la blessure d'Amfortas me révéla ma mission, comme le baiser de Kundry m'apprit le secret de la douleur. J'ai guéri Amfortas ; j'ai purifié Kundry...

L'autre ricana.

- " Il ne te reste plus qu'à sauver Klingsor.

- " Oui ! " dit simplement le chef des purs.

- " Fol, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, tu n'as jamais cessé d'être un fol ; et aujourd'hui, enivré d'une idée mystique, tu offres ce qui n'est pas en ton pouvoir !... Prends garde ! Amfortas se servit de lance pour sa défense et il expia douloureusement cette témérité ; tu invoques le Graal, pour l'épanouissement de ton orgueil... prends garde."

L'oeil du héros subitement s'adoucit.

- " Klingsor, tu viens d'obéir à un mouvement de la grâce... tu as cru que je m'égarais et tu m'as averti... Le Saint Graal te tiendra compte de ce noble mouvement.

Le goëte essaya de rire.

- " Allons, point d'enfantillage ; et dis-moi enfin ce qui t'amène ?

- " Ma souffrance !

- " Tu possèdes le Graal et tu souffres ?

- " Je souffre parce que le Graal m'impose un difficile devoir et je crains de ne pas l'accomplir.

- " Klingsor serait-il élu à guérir Parsifal ?

- " Oui ! " fit simplement le chevalier.

- " Fol ! " murmura le pervers.

- " Je te parus fol autrefois et je ne l'étais pas.

" Tant que tu luttais contre Dieu, tu étais un ennemi. Voilà bien longtemps que désarmé tu renonces à faire le mal. Satan t'a menti et tu le méprises. Tu ne crois plus au secours d'en bas, tu n'espères nulle grâce d'en haut : ton malheur me pèse.

- " Eh bien ! Eh bien ! Qui donc peut quelque chose pour Klingsor ?

- " Celui-là seul auquel Klingsor fit du bien : Parsifal.

- " Je fus la pierre d'achoppement.

- " Tu fus le degré qui m'éleva à la plus haute fortune de ce monde : toi l'obstacle, toi l'embûche, toi l'adversaire.

- " L'oeuvre de Dieu, Klingsor, s'opère malgré l'homme ; il suit ses passions et le Tout-Puissant les utilise, même les plus basses, pour des desseins éternels ; il tire le pur de l'impur et rétablit sans cesse l'harmonie que nous troublons. Vois, le soleil, chaque matin, dissipe les ombres : c'est l'image de la grâce surmontant nos erreurs. Après le forfait, comme après la nuit, une vertu, une aurore se lève : et je suis, ô Klingsor, l'aurore de ta nuit. La pureté succéda à ton péché ; un lien secret unit le digne et l'indigne d'un même vœu."

Le Goëte ne répondit plus. Ces idées que le pur tirait de son coeur, il les connaissait, il aurait pu citer les pages qui les contenaient : et cela l'étonna que le roi du Graal les préférât.

- " Comment suis-je arrivé à cette vision ? Je l'attribue à la miséricorde divine qui projette quelque miracle éclatant où nous serons mêlés, comme nous le fûmes autrefois ; j'ai reçu de toi : il faut que je te rende, selon l'équité, par quelque échange. Or, le salut seul équivaut à la conquête de la lance.

- " Le Graal t'envoie, Parsifal ?

- " Sans doute. Tu es le dernier des hommes pour qui j'aurais senti de la pitié.

- " Tu viens donc, malgré toi.

- " Malgré moi, en effet. J'accrois un devoir, pour lequel nul autre ne vaudrait. Ce que tu ne recevras pas de moi, ne l'attends de personne.

- " Sais-tu que j'ai été tout à l'heure si prêt de te frapper, que je m'étonne encore de ne pas l'avoir fait !

- " Qu'importe !

- " Je puis encore essayer de te blesser : mes armes sont empoisonnées et il suffit que j'entame ta peau, pour que tu meures."

Le héros eut le mouvement d'épaule de celui qui entend des propos oiseux ; et la colombe brodée brilla.

- " Klingsor ; le temps presse, je ne puis m'attarder à entendre des paroles vaines.

- " Comment ! Tu ne t'indignes pas ! Tu m'apportes le salut, au moins tu le prétends, et je lève un poignard sur toi...

- " Tu as dit, tout à l'heure, que tu entendais, mieux que moi, le mystère du Graal ? Je suis ici, en son nom ; ce serait une impiété de craindre.

- " En son nom... en son nom... As-tu bien la conscience entière de ce que tu dis... En son nom... Que me proposes-tu donc, en son nom ?

- " De sauter à cheval et de te trouver demain, pour la Pâque, à Montsalvat."

Le nigromant frappa sur la table et des piles de volumes s'écroulèrent. Il jura, soudainement furieux, bégayant.

- " Je comprends, je comprends... Ah ! hypocrite ! Ah ! scélérat !

Tu as rêvé de donner à tes frères le spectacle de ma détresse. Comme ces saints qu'on représente suivis du monstre qu'ils ont dompté, tu veux paraître, en tenant Klingsor en laisse ; le vaincu ornera ton triomphe, roi du Graal... Saint Georges demande au dragon de vouloir bien figurer dans les cérémonies ! "

Il suffoquait, pris d'une toux convulsive.

- " Pauvre âme ! " fit le pur. " Nul ne sort sans effort de l'endurance. Je partirai sans t'avoir convaincu ? Quand tu te retrouveras seul, brise ces instruments du mal comme j'ai brisé mon arc et mes flèches, à la remontrance de Gurnemanz.

" Tu as aimé le Graal, tes crimes naquirent de ton dépit. Cela éclaire et obscurcit en même temps ta destinée. Damné certes, mille fois damné par le poids effrayant de tes actes, tu as aimé, cependant, tu as désiré Dieu.

Le Maître de la sainte milice tint un moment la tête dans ses mains.

- " Tu as aimé... et le Graal m'envoie... Pèse, rapproche ces deux idées... L'amour est la lumière des âmes et la lumière ne se perd pas. Ainsi, je suis envoyé pour raviver la clarté pure qui brilla en ton cœur ; peux-tu te repentir ?

- " Mon pacte avec le démon m'engage.

- " Le démon a-t-il tenu ses promesses ?

- " Eh ! Eh ! Ne me livre-t-il pas, aujourd'hui, mon ennemi ?

- " Un seul est ton ennemi. Devant toi, se trouve un débiteur... Oui, j'ai conquis la lance, sur toi. Maintenant je veux reconquérir ton âme, sur lui !

- " Mon âme ! Tu la connais peu pour la tant estimer ! il n'y a vraiment que toi, Parsifal, pour la mettre à si haut prix ?

Le héros comprit qu'il fallait panser la plaie d'orgueil trop saignante.

- " Ecoute encore, Klingsor.

" Lorsque, pour la première fois, j'élevai le Saint-Graal dans mes tremblantes mains, des voix célestes firent entendre ces mots que je pris longtemps pour un salut et dont je comprends aujourd'hui le commandement : " Rédemption au Rédempteur ! " Chacun sera jugé selon les grâces qu'il reçoit. Comblé des faveurs d'En-Haut, je devrai un compte rigoureux. Toi ! Klingsor, qui m'as donné la lance, je te prie de me donner encore ta pénitence, pour assurer ma gloire.

- " Eh ! Eh ! Ne suffit-il pas que tu m'aies vaincu ?

- " Le Christ t'a vaincu ; mais la victoire qu'il agréa, l'âme seule la fournit. Désarmé, tu n'as pas reconnu la justice de la défaite.

- " Ah ! tu ne compatiss pas à ma douleur, tu refuses le fleuron que fermerait ma couronne ! "

Le sorcier, adouci malgré lui et rêveur, murmura :

- " Fol, toujours fol !

- " Que le pur fol sauve le fol pervers ! Avoue le néant de tes œuvres.

L'araignée tisse sa toile, sur ces rayons que tu ne visites plus ; la poussière s'épaissit comme un sable d'oubli sur ton arsenal magique. Tu ne regardes même plus en bas.

- " En haut, que verrai-je ? Un juge implacable !

- " Une victime innocente qui s'est offerte pour Klingsor l'impur ! "

Par la fenêtre en ogive, le soleil filtrait à travers les vitres de couleur ternis. Parsifal se leva, il parut d'une taille démesurée ; d'un geste lent il détacha son manteau et le posa sur l'escabeau.

Le hasard des plis découvrit la colombe aux ailes déployées. Les petits yeux brillants du sorcier suivaient les monuments du héros :

- " Tu laisses ton manteau ? " interrogea-t-il.

- " Pour que tu pénètres à Montsalvat, librement ".

Un amer sourire plissa la face bouffie du renégat.

- " Même si ma volonté pliait ; mon vieux corps malade et difforme ne supporterait pas ce long trajet.

- " Quand on a devant soi l'enfer éternel, on trouve la force de le fuir : je ne refuserais pas te prendre en croupe parce que tu es impur, mais le Graal veut que tu viennes, de toi même. Pour te décider, tu as à peine une heure.

- " Parsifal, je te le redis : tu oses engager la vertu du Graal dans ton vocu : prends garde ! Tu obéis peut-être à un mouvement généreux.

- " Penses-tu donc que Jésus ait moins de coeur pour sa créature que moi pour un seul ennemi.

- " Si les bons payent pour les méchants, il n'y a plus de damnation ? "

Le héros leva les yeux comme pour demander l'avis du ciel ; il hésita et dit :

- " Je payerais pour toi !

- " Orgueilleux ! Tu n'as donc pas besoin de tes mérites pour toi-même ?

- " Oh ! dit Parsifal humblement, " je suis indigne de ma fortune : j'aurais dû venir plus tôt.

- " Eh ! Eh ! Voilà que tu ne me parais plus disposé à payer ma rançon.

- " Tu te trompes, Klingsor : Ce que je te donnerai ne m'appauvrira pas. L'aumône Dieu me la rendra or pour cuivre.

- " J'accepte ta visite qui a rompu l'ennui de ma retraite. Va donc et sois sauf, Parsifal.

- " A demain, Klingsor ! " dit lentement le pur.

Le mage noir regarda sortir le héros, il se pencha à une meurtrière pour l'apercevoir plus longtemps.

Puis, il alla vers son fauteuil de travail et tressaillit ; la colombe, brodée sur le manteau du roi, brillait d'une façon irréaliste.

Il considéra ce morceau d'étoffe qui blasonnait le vœu, le seul vœu de son cœur.

Qu'avait-il demandé au ciel et puis à l'enfer, sinon le droit de porter ce manteau : et il le voyait à portée de ses mains. Il n'osa pas le toucher, des convoitises nerveuses agitaient ses doigts. Le revêtir, c'était se repentir, faire amende honorable!

Il s'étonna d'avoir tant changé en si peu de minutes, sans que Satan ne se manifestât d'aucune sorte, pour affermir sa résistance.

Il appela le mauvais maître, il le conjura par les impérieuses formules, sans effet. Il s'aperçut alors qu'il tenait encore dans sa main le cuir de la lance sacrée.

L'impuissance du démon s'avouait telle, qu'il eut pitié de lui-même ; l'affirmation de Parsifal dominait. Un moment il tourna dans la tour, comme une bête, marmottant des mots, frappant les objets avec la lanière. Tout à coup, pris d'une résolution fougueuse, il battit le briquet, alluma une torche et sans hésiter la lança sur l'amas d'objets. Puis il s'enveloppa du manteau et sortit en criant.

- " Un cheval! un cheval!

II

Dans le plus saint des moustiers, une anxiété indescriptible agitaient les cœurs.

Au son joyeux des cloches, chevaliers, écuyers et servants avaient pris place dans l'église.

Les pages se tenaient aux quatre côtés de l'autel, et les chants s'élevaient, selon le rituel ; mais l'absence du grand Maître troublait les cœurs ? Quel autre motif retenait le roi de Graal ! loin de Montsalvat, au saint jour de Pâques ?

Lui seul pouvait officier. La sainte milice, en ce jour solennel serait privée du réconfort sacré.

Soudain Parsifal parut sans manteau, poussiéreux, et si las qu'à sa démarche on le crut blessé. Péniblement il monta à l'autel et, agenouillé, il s'abîma dans une interminable prière.

L'assistance attendit, silencieuse et recueillie, la fin de cette oraison : les minutes se succédèrent sans que le grand Maître se relevât. Une impatience nerveuse passa comme un frisson et une nouvelle angoisse inquiéta les esprits. Pourquoi Parsifal n'ordonnait-il pas d'ouvrir la chasse ? Une heure entière, qui parut insupportable à chacun, s'écoula.

Tout à coup le grand Maître se leva et fit un signe :

Le voile de pourpre qui enveloppait la chasse d'or tomba et le Saint Graal apparut.

Pendant que le pontife prenait la coupe incomparable et la posait devant lui, quelqu'un était entré, sans être vu. Quoiqu'il portât le manteau des chevaliers, il se tapit au coin le plus sombre, près de la porte.

L'ombre envahit le saint lieu, comme il arrivait à chaque exposition de la relique. Cette fois l'ombre resta : le Graal refusait de se manifester ; depuis un demi-siècle ce refus d'en haut ne s'était pas produit. Une rumeur, où il y avait de la plainte, du reproche, de l'amour et de la rébellion, s'éleva comme une réponse, à la fois suppliante et séditeuse.

À cette manifestation céleste, Parsifal, déjà harassé par l'effort physique, chancela : l'audace de son action l'épeura. Une seule présence offusquait le précieux sang. Il n'avait qu'à dire une parole pour que le miracle eût lieu, à la sainte joie de tous : cette parole eût été l'arrêt éternel de Klingsor ; cette parole précipitait le plus noir des pêcheurs à la géhenne et il ne la dit pas. Il pleura, il pleura comme un enfant, comme un fou : et les chevaliers, en entendant de tels sanglots et ne sachant pas leur cause, s'émurent ; et par une contagion soudaine qu'expliquait la crispation de la longue attente, un immense sanglot monta frapper les voûtes.

Soudain, un trait lumineux, mince comme celui que trace un imagier, partit du calice et toucha le coin sombre où une forme épaisse était tapie.

La forme se déroba, le mince rayon la suivit.

Pendant un moment, le trait se déplaça, comme s'il fouillait le bas de l'église et y poursuivait quelqu'un.

Malgré leur piété, les assistants s'aperçurent de l'étrange effet ; et leurs regards, quittant l'autel, suivirent le filet lumineux.

Un chevalier que nul ne connaissait, ou du moins un homme, couvert du manteau de l'ordre, fuyait en vain la flèche de lumière, criblé de ses coups, il s'affalait, tournant, tombant et se relevant, comme si chaque contact de la divine lucur l'eût brûlé.

L'obscurité cachait la laideur du personnage. On ne voyait qu'une masse en détresse qui se convulsait sous une volée de traits ardents. Un cri s'éleva, d'une angoisse indicible et l'ombre s'affaissa et demeura inerte. Alors le rayon s'élargit, se colora, s'échauffa ; et d'une lumière croissante il baigna le manteau, il l'inonda de clarté.

- " Hosannah! " entonna Parsifal, avec un accent de joie qu'il fit sauter les cœurs dans les poitrines. Telle était l'entière communion de ces élus de la foi qu'ils frémissaient à l'allégresse de leur chef sans en savoir la cause.

- " Hosannah! ", crièrent chevaliers, écuyers, pages.

Du manteau, un être affreux sortit, crapaud monstrueux, lamentable, et comme l'animal auquel il ressemblait, cet être se traîna, dans le rayon étincelant, qui l'attirait comme une puissante et invisible main. Quel temps fallut-il au pêcheur pour ramper de la porte jusqu'à l'autel. Son affreux visage souriait sous une pluie de larmes et ses hoquets montaient dans le silence plein de stupeur, déchirant, à croire qu'il allait mourir.

Douloureuse limace, qui laissait la bave de son repentir sur la dalle, il atteignit l'autel. Là, il essaya de se lever, battit l'air de ses bras courts, en oiseau fou.

Il voulait parler. Cette voix, qui avait appelé le diable si souvent, ne devait pas résonner dans ces lieux; et le Saint Graal l'éblouit d'un tel coup de lumière qu'il tomba.

Le céleste rayonnement s'attarda sur le misérable avec une ineffable prédilection de charité; puis, la clarté divine se répandit sur tous, épanouissant les nobles consciences.

Après la cérémonie, Parsifal ordonna que Klingsor fût entermé au bas de sa propre tombe, à ses pieds, afin de témoigner de la miséricorde de Dieu et de la vertu du Saint Graal.

JOSEPHIN PELADAN.

(Extrait de *AKADEMOS*, revue mensuelle d'Art libre et de critique, 15 avril 1909).

UNE LETTRE inédite de J.M. LAMENNAIS à LACURIA à propos des HARMONIES..
(2)

Le 4 mars 1845 (1)

Monsieur,

Monsieur Waïlle ne m'a pas encore fait payer l'ouvrage que vous l'avez chargé de m'envoyer, et j'ai voulu vous en informer afin de vous expliquer le retard que j'ai mis à vous répondre, celui qu'il a mis lui-même à s'acquitter de votre commission: () peut-être de ce qu'il fait et doit aller à Paris dans le mois prochain.

Mon jugement sur votre travail aura bien peu d'autorité, car je ne suis qu'un pauvre ignorant qui ne s'occupe guère de haute métaphysique. Quoi qu'il en soit, Monsieur, je répondrai de mon mieux à la confiance que vous daignez me témoigner.

Je suis avec ma respectueuse considération, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

L'Ab. J.M. de LAMENNAIS

(1) Bibliothèque de la Ville de LYON, Fonds ancien, Ms. N° 5797.

(2) La première édition des HARMONIES DE L'ETRE date de 1844.

DE L'INSUFFISANCE
DE LA CRITIQUE PHILOSOPHIQUE.

" Le plus court moyen, dit Pascal, pour empêcher les hérésies, est d'instruire de toutes les vérités ; et le plus sûr moyen est de les déclarer toutes."

Il rendrait un grand service à la société, celui qui pourrait faire comprendre à tous cette pensée de Pascal et surtout persuader à tous de la mettre en pratique ;

Le premier pas vers le bonheur, c'est la connaissance de la vérité. Aussi, quelque méchants que puissent être les hommes, tous ou à peu près tous voudraient connaître la vérité ; ceux même qui ne veulent pas encore faire le bien, ont un désir secret mais invincible de savoir le vrai ; et quand ils deviennent meilleurs, c'est ordinairement l'éclat du vrai qui enfante le bien dans leur cœur. Il faut donc manifester la vérité et détruire l'erreur. Mais avant tout, ne faut-il pas bien les reconnaître et les distinguer ? Autrement ne sera-t-on pas dans la position d'un homme qui, voulant défendre un ami contre son adversaire, se voit exposé à percer celui qu'il aime et à protéger celui qu'il voudrait détruire, parcequ'il ne peut reconnaître et distinguer les traits de leur figure ?

Cherchons donc à découvrir quel est le caractère fondamental, soit de la vérité, soit de l'erreur ; et c'est à quoi nous conduira la profonde pensée de Pascal que je citais tout à l'heure. Tout son raisonnement peut se résumer en ces mots : l'erreur n'est qu'une vérité incomplète ou entièrement supprimée, ou pour s'exprimer d'une manière générale ; la vérité est une affirmation et l'erreur une négation. Plusieurs se récrieront peut-être ; mais qu'ils aient la patience de m'écouter, afin de mieux distinguer la vérité et l'erreur, et leur caractère fondamental, portons-les à l'extrême. Supposez donc une affirmation infinie ; que sera-t-elle sinon la vérité, et la vérité tout entière ? L'infini existe, il n'est autre chose que Dieu ou la vérité elle-même. Or, il ne peut s'exprimer que par une affirmation infinie, et il ne peut y avoir deux affirmations infinies différentes quant à la substance ; donc il est inévitable de dire que l'affirmation au plus haut degré ou l'affirmation infinie est la vérité au plus haut degré ou la vérité infinie.

Supposez maintenant une négation infinie, qu'aurez-vous sinon l'erreur au plus haut degré, l'erreur renfermant toutes les erreurs en un mot le néant ? Si l'infini existe, il ne peut y avoir d'erreur plus grande que de tout nier, car alors nier tout, c'est nier une existence réelle, infinie, et par conséquent commettre une erreur infinie. Or maintenant peut-on supposer que les vérités partielles aient une nature fondamentalement différente de celle de la vérité suprême, et que les erreurs partielles aient aussi une nature entièrement opposée à celle de l'erreur extrême ?

Il faut donc reconnaître que le caractère fondamental de la vérité est l'affirmation, et celui de l'erreur la négation : la vérité, c'est l'être ; l'erreur, c'est le néant.

Nous tomberions du premier pas dans l'absurde, si nous ne faisons ici une distinction importante.

Il faut bien se garder de confondre l'affirmation avec la forme affirmative, la négation avec la forme négative ; l'erreur revêt toutes les formes, mais ces formes sont illusoire et ne changent pas la nature des choses ; allez au fond et vous découvrirez cette nature toujours la même.

Posez un principe faux, c'est-à-dire qui renferme explicitement ou implicitement la négation de l'affirmation infinie ; toute la longue suite de raisonnements que vous en tirerez, quelle que soit la forme affirmative, sera négative dans sa totalité, parce qu'elle sera affectée du principe dont vous êtes parti comme un coefficient négatif qui change la valeur de toute la série.

Posez un principe incomplet, c'est-à-dire un principe qui affirme la vérité sous un point de vue et la nie sous un autre ; ou encore, qui par sa forme prétend renfermer tout un ordre de vérités et ne le renferme point en entier ; ou enfin, qui est vrai et juste en lui-même, mais qui devient incomplet par l'extension que vous lui donnez arbitrairement ; vous avez alors une série de conséquences mêlées de vérités et d'erreurs ; tout ce qui découlera de la partie affirmative du principe sera vrai ; tout ce qui découlera de la partie absente ou négative sera faux ou négatif comme sa source, et ces connaissances seront d'autant plus erronées qu'elles seront plus logiques.

Ainsi, si vous voulez juger d'un ouvrage, considérez son ensemble ; si de tout l'ouvrage il résulte la manifestation, l'affirmation d'une grande vérité, l'ouvrage est bon ; s'il se résout tout entier dans une vaste négation, il est faux et mauvais.

Jusqu'ici j'ai supposé qu'on raisonnait toujours juste ; mais malheureusement il en est rarement ainsi. Ici se montre la supériorité de la logique des mathématiques sur celle du langage ; ce n'est que dans les mathématiques, que l'on peut s'assurer de la rigueur de la logique, l'erreur d'un seul chiffre se manifeste inévitablement au résultat, on peut donc arriver à une rectitude absolue ; mais, au contraire, la pensée et la parole qui l'expriment se faussent entre nos mains avec une extrême facilité et nous n'avons point d'instrument assez complet pour en constater les déviations d'une manière infaillible. Un livre aura donc presque inévitablement des erreurs partielles, des inconséquences, des fautes de calcul, et quelquefois il en fourmillera sans que nous puissions nous promettre de les compter toutes. On voit donc combien il est difficile de découvrir la vérité ; nous sommes entre deux dangers ; danger, si l'auteur manque de logique ; danger, s'il en a. Je sais que les auteurs pensent être sûrs de leur logique, et souvent se croient par là infaillibles. Mais qu'ils écoutent cette autre parole de Pascal : " L'omission d'un principe mène à l'erreur."

Or, qui ne tremblerait à cette pensée que l'omission du moindre principe peut mener à l'erreur! Cela ne devrait-il pas rendre la logique moins fière et moins insolente dans sa marche, moins absolue dans ses décisions?

La logique, c'est une ligne droite qu'il faut mener à un but qu'on ne possède point encore ; or, qui peut se vanter de réaliser une ligne parfaitement droite ? et surtout qui peut se promettre de la diriger droit vers ce but inconnu ? Quel est le chasseur qui ne jurerait pas que le canon de son fusil commence une ligne droite **entre** lui et l'oiseau ? et si l'oiseau ne donnait pas un démenti irrésistible en s'envolant après le coup, si le chasseur pouvait s'en tenir à la théorie, si l'oiseau demeurait immobile et qu'il fût impossible de vérifier s'il a été atteint, il n'y aurait certainement aucun chasseur maladroit, et tous se croiraient infail-
libles. Mais l'oiseau atteint ne prouve pas même encore que la ligne soit droite ; il faudrait pour cela démontrer que le centre a été précisément touché ; car si la ligne est droite, il faut que la portée du fusil étant infinie et la série d'oiseaux à atteindre aussi, tous soient percés. Or, que la balle au bout d'une lieue ne se soit écartée que d'un millième de ligne, il y aura certainement une multitude d'oiseaux atteints ; mais cela n'empêchera pas cependant que la ligne prolongée à l'infini ne s'écarte aussi à l'infini ; ainsi, qu'un logicien ait rencontré deux, trois, cent vérités, il ne peut encore être sûr de n'avoir pas dévié.

Lorsqu'il s'agit de mesurer la matière, on peut se rassurer sur ces erreurs inappréciables, parce que le compas et la règle vont lentement ; mais l'esprit de l'homme traverse en un clin-d'oeil des espaces incommensurables, et quelques précautions qu'il ait prises, quelque droit qu'il soit parti, il peut au bout de peu de temps tomber dans l'erreur. Logiciens, vous êtes semblables à ces chasseurs dont je parlais, mais vous êtes sans contrôle, de là votre assurance.

Voulez-vous dire qu'il faut anéantir la logique ? à Dieu ne plaise ! Gardons-nous bien de briser ce précieux instrument, perfectionnons-le plutôt de toutes nos forces ; mais ce que je demande instamment, c'est qu'on ne lui donne pas une valeur qu'il n'a pas ; c'est qu'on ne le croie pas infailible, ni dans les autres, ni dans soi. Certes, la logique a rendu de grands services à la société, mais elle lui a fait de grands maux ; toutes les âmes intelligentes et sincères qui sont tombées dans l'erreur, ont été perdues par leur foi dans la logique ; elles n'ont pas voulu croire que leur ligne pût cesser d'être droite, et lorsqu'elles se sont trouvées en face d'erreurs monstrueuses, il leur a fallu choisir entre deux sacrifices : ou renoncer au bon sens en admettant ces erreurs, ou renoncer à la vie de l'intelligence en rejetant les principes d'où elles étaient parties ; malheureuses elles-mêmes et funestes pour les autres ! car elles ne se sont point égarees seules, mais par leur puissante attraction elles ont entraîné un grand nombre d'autres âmes dans le même précipice, dans le même désert, dans la même négation, et ont ainsi attiré sur la société des maux innombrables ; c'est par la séduction de la logique que se sont formées les hérésies, c'est par cette séduction qu'elles se sont maintenues leur temps ; car il est absurde de penser qu'une immense multitude aille, de plein gré, le sachant bien, se jeter dans l'erreur ;

s'il y a mauvaise foi dans une secte c'est dans le petit nombre : la plupart sont séduits.

Il est vrai que la logique, comme certaines maladies, porte en elle-même son remède et se guérit par son propre excès, mais ce n'est qu'après avoir ravagé la terre pendant des siècles entiers ; la réparation est toujours tardive et paraît bien inégale. Usons donc de la logique, oui ! mais si nous voulons le faire utilement, usons-en avec des précautions infinies, avec une défiance continuelle : jetant souvent nos regards derrière nous, tenons-nous prêts au moindre avis à nous arrêter, à examiner de nouveau, à retourner sur nos pas s'il le faut ; car, dès qu'il y a dans nos principes la moindre lacune, cette logique qui nous a été donnée pour construire et pour affirmer, peut devenir un instrument terrible de destruction, c'est-à-dire de négation ; la seule utilité qu'elle puisse avoir dans ce dernier cas, c'est d'épouvanter la société en la conduisant jusqu'au bord de l'abîme sans fond qui est le néant, et de la forcer ainsi à remonter cette route déjà parcourue, pour chercher le principe ou l'affirmation oubliée, ou encore inconnue.

Il faudrait donc que le philosophe ne pensât et n'écrivît jamais sans avoir devant les yeux la pensée de la fragilité de la logique ; elle lui apprendrait d'une part qu'il faut marcher avec précaution, s'arrêter, reculer au besoin, porter rarement des jugements irrévocables, de l'autre, elle lui montrerait que tout n'est pas perdu parce qu'on rencontre une impasse, une difficulté insurmontable, une incohérence, une absurdité ; que s'en prendre aux principes et les nier, c'est un vrai suicide intellectuel ; elle lui ferait comprendre cette sage maxime énoncée par Pascal et qu'on devrait graver en lettres d'or : " Il ne faut jamais abandonner les choses claires à cause de celles qui sont obscures."

Voyons maintenant les conséquences de ce qui précède ; puisque le caractère le plus fondamental de la vérité c'est l'affirmation, la disposition d'esprit la plus essentielle pour la découvrir, est donc de se défier de toute négation ; de ne jamais l'admettre sans examen et même de ne l'admettre définitivement qu'à la dernière extrémité ; tout au contraire de ne jamais mépriser une affirmation, de ne jamais y renoncer sans l'avoir étudiée à fond et en avoir tiré toute la substance, s'il en existe. Est-ce la disposition d'esprit de notre siècle ? Malheureusement non ; on regarde plus que jamais le doute comme le parti le plus sûr, on considère toute croyance comme une duperie, on n'ose avouer celles qu'on a malgré soi. Celui qui se hasarde à prendre la défense d'une vérité nouvelle, d'un fait non encore admis, croit devoir se le faire pardonner par l'amertume et le mépris avec lequel il traite d'autres vérités et d'autres faits, il semble avoir plus à cœur de prouver qu'il sait nier, que de prouver qu'il sait affirmer ; il se croit un homme perdu de réputation, incapable de confiance s'il ne se distingue par la destruction de quelque vérité, comme le sauvage du Canada, qui ne croit pouvoir décemment rentrer d'une excursion sans rapporter des chevelures, dût-il les acheter ou les emprunter.

Une telle disposition n'empêchera-t-elle pas les uns de découvrir la vérité, les autres de l'admettre, et ne retardera-t-elle pas nécessairement le progrès du monde ? Quel sera maintenant le meilleur moyen de combattre et de détruire l'erreur ? Tout le monde conviendra que le meilleur moyen de guérir un mal est de le guérir dans son principe ; quel est donc, d'après ce que nous avons dit, le principe de l'erreur ? Nous avons vu deux sortes d'erreurs, l'erreur de logique, qui est une faute de calcul, une inconséquence, une contradiction ; ce genre d'erreur est de beaucoup le moins dangereux ; il se détruit de lui-même. Mais l'autre erreur, celle qui est vraiment séduisante et dangereuse, est celle qui est la conséquence rigoureuse d'un principe faux, et surtout d'un principe incomplet ; elle vient donc de la négation ou de l'absence d'une vérité au point de départ. Eh bien, qui ne voit que le meilleur remède c'est d'établir cette vérité niée ou omise. Donc, la meilleure réfutation de l'erreur, c'est l'exposition de la vérité, c'est-à-dire l'affirmation ; c'est ici qu'il convient de citer presque en entier la belle pensée de Pascal qui m'a pour ainsi dire servi de texte :

- " Il y en a qui errent d'autant plus dangereusement qu'il
 " prennent une vérité pour le principe de leur erreur ; leur
 " faute n'est pas de suivre une fausseté, mais de suivre une
 " vérité à l'exclusion d'une autre.
- " Il y a un grand nombre de vérités, et de foi et de morale,
 " qui semblent répugnantes et contraires, et qui subsistent
 " toutes dans un ordre admirable.
- " La source de toutes les hérésies est l'exclusion de
 " quelques-unes de ces vérités ; et la source de toutes les
 " objections que nous font les hérétiques, est l'ignorance de
 " quelques-unes de ces vérités, et d'ordinaire il arrive que,
 " ne pouvant concevoir le rapport de deux vérités opposées,
 " et croyant que l'aveu de l'une renferme l'exclusion de
 " l'autre, ils s'attachent à l'une et excluent l'autre...
- " ... C'est pourquoi le plus court moyen d'empêcher les hérésies
 " est d'instruire de toutes les vérités, et le plus sûr
 " moyen de les réfuter est de les déclarer toutes."

Pascal ne parle que des erreurs provenant de principes faux ou incomplets, et, au fond, ce sont les seules dangereuses pour la société ; un individu peut s'égarer par manque de logique ; mais il est impossible qu'une multitude se rencontre à faire les mêmes fautes de calcul ; quoique chacun en fasse de son côté ; elles ne seront pas les mêmes ; ce qui sera uniforme sera la vérité, car la vérité seule est une, et l'erreur est essentiellement discordante. Ainsi la logique, cet instrument dont nul ne peut répondre, devient infallible dans les mains de la multitude, et, comme l'a si bien dit H. de Lamennais : la logique des nations est inexorable ; voilà pourquoi, quoique chacun ait en lui la vérité dans son germe, néanmoins la certitude ne se trouve que dans le sens commun.

Car, au fond, qu'est-ce que la vérité dans son germe ?

C'est la vérité dans son expression une et infinie, ce sont ces propositions identiques : $I = I$, l'être est l'être, Dieu est Dieu, propositions qui, comme d'autres l'ont déjà démontré, renferment la double idée de l'unité et de la trinité de Dieu. Or, toute vérité est renfermée là et découle de là ; les autres vérités ne sont que des rayons qui s'échappent de ce centre lumineux.

Mais la vérité, à cet état d'expression infinie ou de germe, est loin de nous suffire, parce que d'abord elle nous est inapplicable à nous, qui sommes finis, et d'ailleurs, quoique la notion de l'unité ou de l'être soit la source de toutes les autres, cette notion, la première qu'on puisse avoir et qui est indispensable pour en acquérir d'autres, est néanmoins très-incomplète, et on ne connaît parfaitement l'être que lorsqu'on en connaît non-seulement l'unité, mais encore la variété infinie. L'intelligence divine possède seule cette variété infinie, et notre destinée à nous est de l'étudier sans fin, de marcher sans fin de vérité en vérité, de lumière en lumière.

Il existe deux moyens de se dilater ou de pénétrer dans l'être : l'un que nous avons perdu en grande partie et que nous espérons retrouver dans l'autre vie, l'autre, qui nous reste encore, quoique nous soyons loin de le posséder dans toute sa perfection; ce sont l'intuition et la logique. L'intuition! oh! comme ce mot épanouit l'âme, comme il fait battre le cœur de celui qui en comprend le sens! L'intuition partant du principe de l'être, le pénètre dans tous les sens, le voit dans tous ses rapports, se dilate dans lui sur tous les points à la fois. L'intuition, c'est l'espace, c'est la sphère qui se développe également, universellement, harmonieusement ; l'intuition, c'est la félicité suprême. La logique, au contraire, ce n'est qu'une ligne, elle ne peut suivre à la fois qu'un rayon de lumière, qu'une série de vérités ; lors même qu'elle est rigoureuse et inflexible, elle est encore incomplète ; ne représentant jamais qu'une face de l'être, qu'une division de la pensée infinie, elle est à la fois vérité dans ce qu'elle dit et erreur dans ce qu'elle ne dit pas ; piège inévitable d'erreur pour celui qui ne veut admettre que ce qu'elle dit ; il faut que, dans son rude labeur, pour étendre l'intelligence humaine, elle remonte à chaque fois au centre, afin de suivre un nouveau rayon, une nouvelle série : la science humaine se compose ainsi de tous les rayons logiques que les hommes ont pu former et faire admettre ; pauvre et maigre faisceau qui est encore à une distance infinie de la vérité complète.

Heureusement, les hommes simples ont la foi! Et où serions-nous, si Dieu n'avait suppléé à l'intuition par la foi, s'il ne nous avait donné toutes faites des vérités que notre pauvre logique n'eût jamais trouvées ou n'eût trouvées qu'après des millions de siècles. Certes, nous serions bien ingrats si nous ne reconnaissions pas combien de travaux infinis nous ont été épargnés par la révélation. Au fond, on ne pourrait vivre sans foi et avec les seules ressources de la logique ; tout le monde, soit individu, soit société, admet un certain nombre de principes qu'on regarde comme incontestables, et je ne sache personne qui puisse se vanter d'avoir ramené tous les principes qu'il admet à ce premier principe : l'être est l'être.

En réfléchissant sur ce qui précède, on voit que la société, quelque inflexible qu'on suppose sa logique, peut se tromper de deux manières : ou en excluant une vérité, ce qui arrive lorsqu'on raisonne sur les vérités qu'on connaît comme s'il n'en existait point d'autres ; ou en partant d'un faux principe qu'elle admet sans examen, et par faux principe nous savons qu'il faut entendre un principe négatif qui trompe le plus souvent par son apparence affirmative. Mais au fond cela est la même chose, l'un et l'autre reviennent à une négation de vérité implicite ou explicite.

Donc, puisqu'il n'y a qu'une seule cause de l'erreur, il n'y a qu'un seul moyen direct et efficace d'y remédier, c'est de supprimer cette cause en établissant la vérité omise ou niée ; si vous ne prenez pas ce moyen, vous vous consumerez en efforts inutiles et vous trouverez une résistance invincible, soit dans la société, soit même dans l'individu, résistance d'autant plus invincible qu'elle est fondée.

Voyons en effet, les autres moyens, et examinons s'il est juste de s'y rendre.

Ordinairement celui qui réfute part d'un principe qu'il suppose vrai, et par une série d'arguments, il arrive à une conclusion opposée à l'assertion de son adversaire, mais celui-ci dira: En partant d'un principe il est arrivé à une conclusion différente de la mienne ; mais moi aussi, je suis parti d'un principe! Or, puisque ces deux principes sont à ce qu'il paraît, inconciliables, puisqu'il faut en sacrifier un, j'aime autant garder le mien. Il dira cela et n'en a-t-il pas le droit ? Ainsi, tous les raisonnements que vous aurez tirés à grand'peine de votre principe, pour établir son opposition avec l'assertion que vous vouliez renverser, n'auront eu d'autre résultat que de faire haïr et sacrifier ce principe, et si ce principe est une vérité comme vous le pensez, ce sera une vérité que vous aurez rendue odieuse, une vérité dont vous aurez éloigné, peut-être pour toujours, celui que vous prétendiez guérir. Que fallait-il donc faire pour être utile? Il fallait étudier d'abord le principe de votre adversaire, en reconnaître la vérité, et faire voir l'accord qu'il y avait entre le vôtre et le sien. Si seulement, au lieu de poser votre principe à la hâte et de vous ruer sur les conclusions, vous vous étiez attaché à bien établir ce principe, à l'environner de lumière, à en faire ressortir l'éclat et la beauté ; si, au lieu de le présenter à votre adversaire comme un ennemi qui vient le terrasser, vous le lui aviez montré comme un ami qui lui tend la main, et lui donne l'hospitalité, son cœur se fût peut-être laissé prendre à sa beauté, il l'eût envisagé sans prévention, il se serait attaché à lui, et les conclusions, qui se seraient développées d'elles-mêmes dans son intelligence, auraient été bien plus efficaces, pour modifier ses croyances et sa conduite, que ces mêmes conclusions présentées par vous comme une arme à bout portant.

D'autres fois, on entreprend de traiter par l'absurde. Vous prenez mes assertions, et de conclusions en conclusions, vous arrivez à ce que vous appelez une absurdité ; alors vous jetez un regard de mépris sur moi, et vous vous retirez triomphant. Mais examinons le fond des choses, et voyons si vous avez lieu d'être si fier.

Pour moi, il me semble, au contraire, que j'ai plusieurs raisons pour rester dans mes idées. D'abord, suis-je sûr de la rectitude de votre logique ? Et quand même vos conclusions me paraîtraient bien tirées, ne serait-il pas passible qu'en vous trompant vous m'avez trompé moi-même ? Or, si j'ai une confiance plus grande dans la vérité de mon principe, qui me paraît clair, que dans la rectitude de votre logique et de la mienne, qui n'est pas claire, je dois raisonnablement me tenir au principe, selon la règle de Pascal : " Il ne faut jamais abandonner les choses claires, à cause des choses obscures." Analysez bien la résistance qu'on trouve dans ceux que l'Écriture appelle les pauvres d'esprit, dans ces hommes simples qui se défient de leur propre habileté, et vous verrez qu'elle n'est autre chose que cela ; ils sont éblouis par vos paroles : " Vous avez trop d'esprit pour moi, " vous disent-ils naïvement, et tout bien considéré, leur principe leur paraissant plus clair que tous vos raisonnements et que les idées embrouillées que vous avez jetées dans leur esprit, ils croient plus sûr de s'y tenir, et ils ont raison.

Oui, ils ont raison ; car au fond, qu'avez-vous prouvé avec toutes ces absurdités que vous avez établies ? N'avons-nous pas vu que l'erreur pouvait venir d'une vérité incomplète ? Tous vos absurdes ne prouvent donc pas qu'il n'y a rien de vrai dans ce que je dis, ni que je sois parti de l'erreur, mais seulement que les vérités possédées par moi ne suffisent pas. Or, ceci posé, que voulez-vous raisonnablement que je fasse ? Faut-il, parce qu'il me manque des vérités, rejeter celles que j'ai déjà ! Nullement. Ainsi, en attendant que vous ayez la bonté de me donner ces vérités qui me manquent encore, ou que je les aie découvertes moi-même et qu'elles aient modifié convenablement mes idées, je garderai ces mêmes idées telles quelles, et je ferai bien. Un boiteux qui aurait perdu une de ses béquilles se garderait bien de jeter l'autre ; on lui dirait en vain qu'avec celle qui lui reste il marche de travers : " Donnez-m'en une autre, s'écrierait-il, mais pour jeter celle-ci, je ne le ferai point."

Tout ce que nous venons de dire de l'individu est vrai, à plus forte raison de la société. Convient-il, en effet, à un individu de venir, avec sa logique faillible, donner des leçons à la société, et lui faire voir à quelles conséquences elle s'expose ? Aussi, qu'arrive-t-il ordinairement ? La société passe et poursuit sa route, sans même voir celui qui l'avertit, ou s'il a la voix assez forte pour se faire entendre : " Tais-toi, lui dira-t-elle, " tu veux en apprendre à ta mère, laisse-lui continuer son chemin, " elle verra ce qu'il en est." Mais cette mère qui repousse dédaigneusement un enfant qui veut lui faire une remontrance, l'accueille avec bienveillance et intérêt quand il lui apporte ce qu'il a trouvé.

Voulez-vous donc être utile à la société, cherchez quelque nouvelle vérité et venez la lui offrir, et au lieu de vous repousser, elle vous bénira, et vous aurez pris le seul moyen de détruire ses erreurs ; car la logique de la société étant infaillible et inévitable, cette nouvelle vérité produira nécessairement toutes ses conséquences, et elle complétera la pensée humaine tout en la modifiant.

Qui ne voit ainsi que le seul et utile moyen de détruire l'erreur, c'est l'exposition de la vérité ? Et c'est ce que confirme l'histoire. Quels sont les hommes qui ont eu sur le monde une influence profonde et bienfaisante ? Regardez si tous n'ont pas fait connaître ou tiré de l'oubli de grandes vérités ? Tous les fondateurs, les législateurs, les grands poètes, ont édifié et non détruit. Lorsque Dieu a voulu annoncer un Sauveur au monde, il a dit de lui : Il ne brisera pas le roseau ployé et n'éteindra pas le lumignon qui fume encore. Moïse exposait ; Confucius, Zoroastre exposaient ; les apôtres, qui ont changé le monde, exposaient également ; les missionnaires qui font pénétrer la civilisation jusque dans les forêts les plus sauvages, le font en exposant ; et ce sont tous ces hommes qui restent dans le souvenir des peuples comme des bienfaiteurs envoyés de Dieu, comme des prophètes inspirés.

Que la critique nous montre donc ses bienfaits comparés à ceux-là. Pourrait-on me citer beaucoup d'hommes convertis et changés par une réfutation hostile ? Qu'on examine bien, on verra que les sorties, les invectives les plus triomphantes n'ont rien changé aux idées ; elles flattent l'amour-propre des partisans, enveloppent la haine des adversaires, et, au lieu de ramener les esprits, ne font le plus souvent que rendre le monde inguérissable et toute conciliation impossible. La plupart du temps, les critiques de profession ne font, en réalité, que gêner leur cause ; cependant, ils se croient les sauveurs du genre humain, les soldats les plus courageux et les plus utiles de la vérité, et lorsque la société, par l'influence des vérités qui germent dans son sein, est arrivée à bien malgré eux, ils s'essuient le front et disent comme la Mouche du Coche :

J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.

Mais ne tombons pas dans le défaut que nous combattons, ne détruisons rien, pas même la critique, car elle a aussi son utilité, elle est quelquefois nécessaire, mais à la manière des poisons qui ont presque tous des vertus médicales. Or, de même qu'on ne doit les employer que rarement, avec précaution, en très-petite quantité, de même on ne doit user de la critique que le moins possible, avec discernement et une grande modération. Non, je ne veux pas détruire la critique, mais la mettre à sa place ; je voudrais faire sentir combien son rôle est secondaire, même lorsqu'elle est juste, combien il est pitoyable lorsqu'elle est passionnée et injuste. Explorer l'être, explorer le néant, quel est le plus beau de ces deux rôles ? Vaut-il mieux construire que détruire, embellir et orner qu'enlever des immondices ? Au fond, les critiques sont les corbeaux de la littérature, ne vivant que de la mort et flairant sans cesse les cadavres.

Au reste, qu'on me comprenne bien, je combats la chose, et non les personnes ; je blâme les moyens et les résultats, non les motifs. Certes, dans la foule des critiques, beaucoup, peut-être même le plus grand nombre, sont des hommes de coeur et de talent, quelques-uns sont d'une vertu austère ; c'est le sentiment du vrai et du beau qui a été blessé en eux ; ils ont voulu venger cette blessure, et au fond, ils n'ont, si l'on veut, qu'un but, combattre en faveur du vrai et du beau ; j'honore donc leur personne, mais je déplore que tant de coeur, tant de talent se dépensent si inutilement, tandis que dans une autre voie, ils pourraient rendre de si grands services.

Et malheureusement, le nombre est grand maintenant de ceux qui se font illusion et qui croient ne pouvoir mieux faire que de critiquer, et le plus amèrement possible ; le ton de la haine est partout ; ce n'est qu'un feu croisé d'injures, de quolibets, de mépris, de railleries, de caricatures. La presse quotidienne ne vit à peu près que de cela ; ce sont des cris de joie et de triomphe lorsqu'on a trouvé quelque chose à déchirer, quelque chose à nier, quelque chose à détruire. Quelle joie insensée ! Quoi ! ne devriez-vous pas plutôt être tristes ? Le laboureur ne réjouit-il à chaque fois qu'il rencontre un arbre aux fruits mauvais ou tombés ?

Si une troupe de marchands avaient été forcés, par un naufrage, de fixer leur demeure dans une île déserte, ils accourraient sur le rivage vers chaque vaisseau, chaque barque qui passerait près d'eux, et là ils demanderaient si on ne peut leur dire quelque chose de leurs parents, de leurs amis, de leur patrie. Si on leur répondait que non, ils se retireraient en silence, la tristesse dans l'âme. Or, la vérité est cette belle patrie dont nous sommes exilés ; chaque ouvrage qui apparaît semble un vaisseau qui doit nous parler d'elle ; et s'il n'en dit rien, s'il ne nous apporte que des erreurs, c'est une espérance déçue, c'est un malheur social, et non pas un sujet de joie et de triomphe.

Et de même que le laboureur, au lieu de compter les fruits gâtés, commence par visiter tout son arbre pour voir s'il n'en découvrira pas un bon ; de même ne ferions-nous pas mieux de scruter et d'examiner un livre non pas pour y trouver à critiquer, mais pour découvrir les vérités qu'il renferme (n'y en eût-il qu'une), afin de les faire connaître à tous ?

Mais non, on critique et toujours on critique ; et qu'arrivera-t-il de là ? C'est qu'au lieu de répandre la vérité dans le monde, on en détourne l'attention ; je dis plus, on finit par l'éteindre dans un grand nombre d'âmes. En effet, votre critique ne manquera pas d'attirer de la part de votre adversaire une autre critique ; vous vous serez moqué de lui, il se moquera de vous ; or, que ce genre de lutte devienne général, qu'en résultera-t-il ? Une foule d'intelligence incapables de suivre toutes ces discussions et de discerner la vérité ne verront qu'une chose, c'est qu'on se moque de tout, et n'en concluront aussi qu'une chose, c'est qu'il n'y a rien de clair, rien de sûr, rien qu'on ne puisse ébranler ou détruire ; alors elles rentreront en elles-mêmes, n'osant plus rien croire et se laissant mourir dans le vide. C'est ainsi que le doute, qui n'est que la négation ou le néant, pénètre dans la société, la ronge et la détruirait infailliblement, s'il n'était contre-balancé par une action bienfaisante.

A quoi comparerais-je donc la société moqueuse et exclusive telle qu'on tend à la faire ? Je la comparerais à une ville où tous les citoyens, entrant en défiance les uns des autres, prendraient la résolution de ne rien recevoir d'autrui. Chacun se trouverait réduit à ce qu'il a, le boulanger vivrait de son pain, et serait le mieux partagé de tous. Quant aux autres, plusieurs mèneraient une bien triste vie, et beaucoup mourraient de faim. Il y aurait cependant dans cette ville de quoi fournir non-seulement aux besoins, mais encore au luxe de chaque habitant, et si tous savaient mettre leurs richesses en commun et les distribuer sagement.

Pourquoi donc avons-nous tant d'intelligence pour la distribution des richesses matérielles qui est si difficile, et si peu pour la distribution des richesses spirituelles qui serait incomparablement plus facile ? Car la matière qu'on donne on ne l'a plus ; mais on ne perd pas la vérité en la communiquant ; ici, le partage et l'échange sont une multiplication, Mettons donc nos vérités en commun, et nous serons tous riches ; et si nous voulons arriver à une richesse plus grande, employons nos efforts réunis pour en découvrir de nouvelles, n'en mépriser aucune, qu'elle vienne de Fourier, de Saint-Simon ou d'Auguste Comte, d'un croyant ou d'un crédule, d'un ami ou d'un ennemi ; acceptons-la, nous fût-elle présentée par un barbare ou un sauvage, un esclave, un fou, recueillons-la avec soin, et ne faisons pas comme cet absurde mahométan qui brûlait tous les livres parcequ'ils n'étaient pas dans le Koran. Ah ! si nous savions en agir ainsi, la société, au lieu de présenter un spectacle déchirant pour le coeur, présenterait un spectacle de bonheur et de paix, ses progrès seraient aussi brillants et aussi rapides qu'ils le sont peu maintenant.

Mais, me dira-t-on, vous venez, sans vous en douter peut-être, de formuler la condamnation la plus absolue du catholicisme. Toutes les sectes religieuses se montrent tolérantes ; elles ne demanderaient pas mieux que de vivre en bonne fraternité ; mais c'est lui qui est exclusif, lui qui condamne impitoyablement les autres religions, lui qui refuse toute espèce de communication ; c'est donc lui seul qui s'oppose à cette belle et grande unité du monde à ce progrès que vous nous prêchez avec tant d'ardeur.

Je sais que cette objection d'intolérance faite depuis longtemps a été répétée à satiété et se répète encore tous les jours ; mais il est temps qu'on en reconnaisse l'injustice, il est temps aussi qu'on voie ce que c'est que cette tolérance tant vantée des sectes dissidentes, et combien sont illusoire la paix et l'union qu'elles semblent offrir.

Un homme riche, poussé par un sentiment d'affection et de générosité, proposa un jour à ses voisins de faire tous ensemble et chaque jour un grand festin ; je fournirai, disait-il, la grande part, que chacun apporte la sienne, tant petite soit-elle, il sera reçu ; tous accourent. Il demande au premier : Qu'apportez-vous pour fournir votre contingent au festin ? J'apporte, dit celui-ci, une condition, c'est l'exclusion du pain ; le second, interrogé de même, exclut le vin, un troisième autre chose, et ainsi de suite. Que pouvait faire cet homme, sinon rompre avec eux ? Que serait-il arrivé s'il avait accepté les conditions ? C'est que lui et tous les convives seraient morts de faim devant une table vide.

Telle est la singulière union qu'on offre au catholicisme. Quand nous avons proposé tout à l'heure de réunir en commun toutes les vérités, c'est comme si nous avions invité toutes les nations à un grand festin, car la vérité est la nourriture de l'âme ; mais la vérité est, comme nous l'avons vu, nourriture de l'âme, parcequ'elle est l'expression de l'être, or l'être ne s'explique que par l'affirmation ; tout au contraire l'erreur est la mort de l'âme, parce que l'erreur est le néant qui s'exprime par la négation.

Afin donc que les nations fassent un vrai festin, il faut qu'elles mettent en commun leurs vérités ou leurs affirmations et non leurs erreurs ou leurs négations.

Or, que sont les sectes, les hérésies, toutes les religions opposées au catholicisme, et qu'ont-elles à offrir pour leur part à ce grand festin ? En ce qui les constitue différentes du catholicisme, elles ne sont que des négations, et n'ont à offrir que des négations.

Qu'est-ce que l'Arianisme ? A-t-il une seule vérité, un seul dogme, une seule affirmation, que ne possède déjà le catholicisme ? Non. En quoi diffère-t-il donc ? Qu'est-ce qui le constitue ? Une négation, l'exclusion de la divinité de Jésus-Christ. Qu'est-ce que le Nestorianisme ? l'exclusion de la personnalité de Jésus-Christ ; l'Eutychianisme ? l'exclusion de sa double nature ; le Protestantisme ? l'exclusion de l'autorité des sacrements et de presque toute la religion ; le Jansénisme ? l'exclusion de la liberté ; le Schisme ? l'exclusion de l'unité de l'Eglise ; le Scepticisme ? l'exclusion de tout.

L'hérésie n'a jamais ajouté une seule vérité, celles qu'elle a inscrites sur son drapeau ne viennent pas d'elle ; et c'est en les donnant comme siennes qu'elle a séduit et trompé les peuples. Les sectes n'ont rien à donner au catholicisme, rien ; il est plus riche qu'elles toutes ; et si elles donnent ce qui les distingue, ce qui les constitue, elles ne donneront que des négations, c'est-à-dire la mort ; le catholicisme, en les acceptant, se détruirait lui-même tout entier, et elles-mêmes si elles voulaient s'unir, se détruiraient les unes les autres dans ce qui reste de positif ; il ne leur resterait à toutes que le doute absolu, universel, le néant, abîme froid et sombre que l'œil n'ose sonder, où viendraient s'engloutir toute société, toute vie, toute intelligence.

Et le catholicisme serait intolérant pour ne pas accepter une œuvre pareille ! Qu'est-ce donc que l'intolérance ? Est-ce accepter la vérité ou l'erreur, la vie ou la mort, l'être ou le néant ?

Le catholicisme affirme presque toutes les vérités, et il n'en nie aucune, donc il est souverainement tolérant. Le scepticisme exclut toute vérité ; il est donc l'intolérance même, le sceptique est donc le plus insensé et le plus funeste des hommes, ennemi de soi et des autres ; car à quoi pourrait-on le comparer sinon à ces animaux effarouchés, qui, lorsqu'on leur offre de la nourriture, s'enfuient de toutes leurs forces, se blottissent dans un coin, grondent, menacent quiconque tente de s'approcher, et se laissent ainsi misérablement mourir de faim ? Pauvres âmes ! On ne ressentirait pour elles qu'une grande compassion, si elles ne nuisaient qu'à elles-mêmes, mais l'indignation vien se mêler à la pitié quand on les voit communiquer leur folie et perdre la société.

C'est le catholicisme, au contraire, qui sauve la société et la fait vivre ; c'est lui qui étale sa table riche et abondante à toutes les âmes que tourmente la faim ; c'est lui qui invite toutes les nations à un festin dont il fait tous les frais.

Mais si vous avez quelque vérité nouvelle qu'il n'ait pas encore, si vous portez des conclusions qu'il n'ait pas tirées, apportez-les, il ne les refusera pas.

C'est ainsi que depuis son établissement il a reçu et béni les travaux des belles intelligences et des grands coeurs qui ont cherché à développer la vérité. Et ceux qui ont développé la vérité religieuse, il les a appelés Pères et Docteurs ; il leur a élevé des autels, et sa reconnaissance, immortelle comme lui-même, ne laisse passer aucune année sans rappeler leur souvenir devant Dieu.

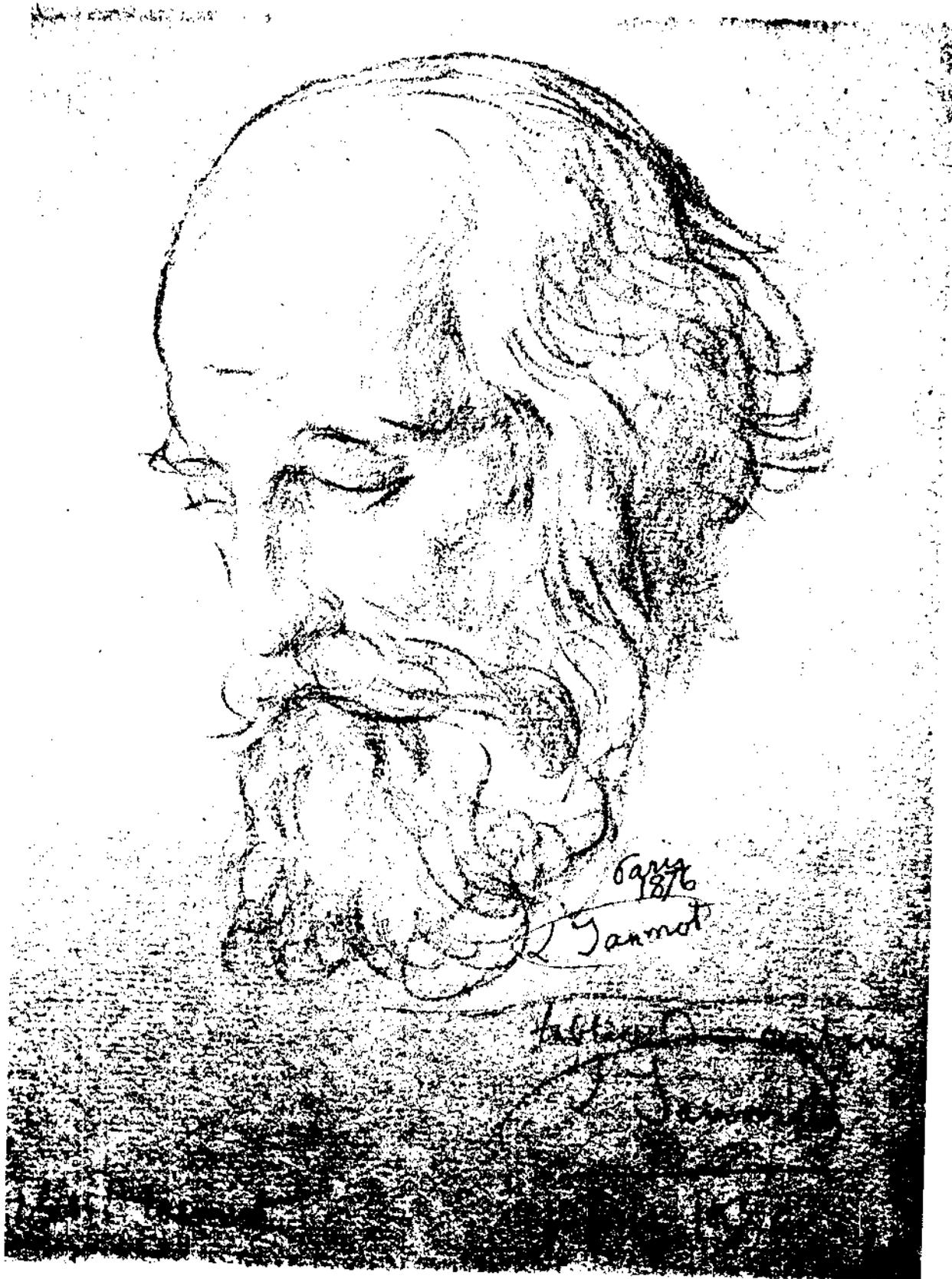
Cependant, qu'on me comprenne bien, je parle du catholicisme et non de tel ou tel individu, je n'en défends aucun ; le catholicisme, ce n'est ni un évêque, ni un prêtre, ni un théologien, ni un prédicateur, ni un dévot. Le catholicisme, c'est la société catholique, c'est l'enseignement général de l'Eglise ; il y a des catholiques ignorants, étroits, exclusifs, je le sais, mais est-ce la faute du catholicisme si des hommes prennent son nom sans avoir son esprit.

Eh bien, acceptons donc la proposition qui nous est faite, unissons-nous pour faire un grand festin où toute intelligence soit conviée, quittons les voies funestes où nous nous sommes égarés trop longtemps. N'est-il pas déplorable que nous soyons tant de pauvres au milieu de si grandes richesses, tant qui souffrent la faim au sein de l'abondance ? Si tous, au lieu de repousser la vérité, lui ouvraient leur coeur, si tous cherchaient à la réunir en un seul faisceau, tous pourraient se réjouir à sa lumière et vivre heureux de son abondance.

Le bonheur de la société ne peut être parfait encore parce qu'il lui manque des vérités, il faut grossir le faisceau des rayons lumineux jusqu'à ce qu'on soit arrivé à la sphère entière. Voilà un sublime but offert à l'activité du génie. Qui sait ce que pourraient accomplir les efforts réunis de toute la société ? Qui sait quelle incalculable rapidité pourrait acquérir le progrès si tous les travaux se dirigeaient vers lui, si toutes les volontés l'attiraient ? Pourquoi donc perdre inutilement tant de talent, tant d'esprit, tant de coeur, en puérités, en railleries, en vaines disputes ? Pourquoi toujours la haine et le sarcasme ? Pourquoi toujours nous déchirer, nous envenimer les uns les autres ? N'y-a-t-il pas assez longtemps que la société souffre ? N'y-a-t-il pas assez de larmes répandues, assez de sang versé, assez de misères, assez de plaintes, assez d'erreurs ? Ne serait-il pas temps enfin que l'humanité se reposât un peu, qu'elle entrevît l'aurore d'un jour meilleur et que ses larmes fussent remplacées par le sourire de l'espérance ? A l'oeuvre donc, s'il est quelque âme élevée, quelque noble talent, quelque coeur généreux qui nous entende. Unissons-nous tous, cherchons la vérité, ne cherchons que la vérité, c'est-à-dire l'affirmation ; et quand nous l'aurons fait briller, le monde sera sauvé et le monde nous bénira.

P. LACURIA.

(Extrait de LE REDRESSEMENT, N° 8, du 21 mars 1868)



PORTRAIT de l'Abbé LACURIA par JANMOT, Paris 1876 (crayon)

*Collection de Monsieur Maurice THIOLLIER-BONFORT
Photographie Philippe MONTAGNER*

A M. Jean Richepin
Curieuse - Oh! very curious!

La mutuelle justice que se
rendent
un blâphémateur & grand soufre

LA DÉCADENCE LATINE
& un croyant sa foi affirmée
par l'éthère.
ÉTHOPEE

Deuxième Roman

La Décadence latine

II
CURIEUSE

3^e Edition.

Paris, Librairie de la
Presse,

A. LAURENT, Editeur,
8, rue Taitbout, 1886.

Dédicace à

Jean Richepin

(Collection

J.P. BONNEROT)

CURIEUSE!

Chef d'Etat, je serais brulé vos livres
par le bourreau & je vous exécuterais
Car, vous ne vous doutez pas Combien
il faut de Labre pour exécuter
Richepin. Enfin, je suis flatté de
votre demande, parce que la Collyre
EST, un aboie qui aime tout.
Peut être, vos Blâphèmes servent.

et à l'économie providentielle

Je serai très heureux de lire à la Mer & peut être
brouiller vous du plaisir à ma rébellion contre
le Militarisme.

De vous à moi, il n'y a plus de mesquines
haineuses & toutes unanimes nécessaires d'elles
Je vous tends la main car l'Église
est la seule église vraie, où les derniers
articles peuvent se rencontrer & se défendre
contre la Crapule Française.

11. Rue Saint Benoît

CE QUE J'AI VU AUX BORDS DU NIL

ce qui reste de la plus ancienne civilisation

Conférence faite à La Société normande de Géographie
Le 8 mai 1909.

PAR M. J. PÉLADAN

ALLOCUTION du PRESIDENT :

Mesdames, Messieurs,

Nous ne pouvons songer à l'Orient classique sans un réveil de souvenirs. N'est-ce pas l'objet des études de notre jeunesse, le fonds commun des civilisations modernes.

Et dans cet Orient, quel sujet plus digne de nous retenir que l'Égypte dont les origines se perdent dans le recul d'un passé immémorial, dont l'histoire se chiffre par milliers d'années et qui nous a légué tant de monuments auxquels des esprits d'élite, les Champollion, les Mariette, les Maspéro sont parvenus à arracher leur signification.

Evoquer ce passé, ranimer ce qui reste de l'empire des Pharaons, n'est-ce pas faire oeuvre géographique autant qu'historique et littéraire. Elle a tenté votre Bureau lorsqu'il a songé à offrir à la partie féminine de notre public la conférence annuelle qui lui est particulièrement dédiée.

Pour la réaliser, nous nous sommes adressés à un homme qui joint à une connaissance approfondie du monde antique une vaste culture intellectuelle et esthétique.

M. Péladan a en effet abordé avec succès les genres les plus divers.

Nombre d'entre nous ont lu son intéressante série de romans intitulée "La Décadence latine" d'une personnalité si vigoureuse, d'un style somptueux et raffiné, dont la publication fut contemporaine des Salons et des Manifestations esthétiques de la Rose-Croix.

Il s'est tourné aussi vers les religions anciennes et les sciences occultes, qu'il a étudiées dans son "Amphithéâtre des sciences mortes".

Auteur dramatique, M. Péladan a écrit un certain nombre de tragédies : "Le Prince de Byzance", "Babylone", "Oedipe et le Sphinx" qu'il a, jusqu'ici, réservées aux suffrages d'une élite. Il a fait représenter à l'Amphithéâtre antique de Nîmes, par la troupe du Théâtre-Français, une "Sémiramis", à laquelle le public et le monde des lettres ont fait le grand succès qu'elle méritait.

Critique d'art, notre hôte de ce soir expose chaque année au moment du Salon, dans les revues les plus appréciées, son opinion sur le mouvement contemporain.

Il a résumé ses idées sur l'esthétique dans ses publications les plus récentes. Quelle lecture plus attachante que celle de "La Vie et la dernière Leçon de Léonard de Vinci", "La Théorie du Beau et la Philosophie de l'Art", "Le Rapport au public sur les Beaux-Arts".

Mettant lui-même en pratique une théorie qui lui est chère, M. Péladan a voulu puiser aux sources mêmes du Beau la compétence, la culture spéciale qu'exige le jugement artistique. Il a parcouru l'Italie, la Grèce, la Palestine, l'Égypte, en quête de matériaux et de notes pour l'oeuvre qu'il prépare : "l'Histoire des idées et des formes".

Vous nous apportez donc, Monsieur, la vision d'un artiste en même temps que les impressions d'un penseur. Nous avons hâte de retrouver et de goûter dans votre personnalité littéraire. Aussi je m'empresse de vous prier de prendre maintenant la parole.

CONFERENCE

Mesdames, Messieurs,

Je suis fort obligé au sympathique président d'avoir bien voulu dire des mots généreux en faveur de mon oeuvre, car je me présente ce soir, devant vous, dans des conditions particulières d'infériorité. Mon seul mérite sera, pour tenir la parole donnée, d'être venu quand même. Dans un état de forte grippe, suivant l'expression de Bossuet, je vous apporte le reste d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint.

Cette ardeur fera un effort qui, se combinant avec les sympathies dont j'ai eu les prémices, rendra la soirée sinon brillante, du moins possible.

Il y a autant de géographies que d'aspects dans le monde des choses et des êtres. Il y a la géographie qui étudie l'oeuvre de la nature et celle qui étudie l'oeuvre de l'homme. Avec la géographie que j'appellerai la géographie monumentale, est-ce que l'on n'a pas inauguré une classe beaucoup plus importante que celle qu'elle occupe dans le genre économique ?

Une autre géographie est celle que j'appellerai la géographie spirituelle.

Partout où l'homme donne le maximum de son effort il se crée ce que les anciens auraient appelé des milliaires d'art, ce lieu devient un centre d'idéalisme, un point de vertu, un point d'émulation, un point d'esprit.

Renan, que vous pouvez apprécier diversement suivant votre éducation, était un homme d'une intelligence étendue. Il disait que pour un esprit cultivé, la vraie civilisation, la civilisation d'intérêt primordial, c'était la civilisation hébraïque, la civilisation hellénique et la civilisation romaine.

La justification de ces trois séries de civilisation est simple puisque nous devons la base de notre croyance à une doctrine qui vient de Jérusalem, nous devons nos diverses formes politiques à l'ancienne Rome.

Mais quelle que soit la puissance d'étude de Renan, il y a dans cette énonciation une lacune, Jérusalem est évidemment un point d'une importance transcendante par rapport à nos habitudes morales. La dédicace du temple de Jérusalem nous met à la date de 1006 avant Jésus-Christ. Les chefs-d'oeuvre helléniques sont des V^e et VI^e siècles avant notre ère. Ce n'est pas non plus une antiquité.

Si nous voulons remonter aux sources mêmes de nos connaissances : il faut rechercher dans quel lieu se sont formées les idées dont nous sommes nés ; les matières dans lesquelles nous sommes élevés et enfin les formes que nous employons pour exprimer notre pensée.

Si nous voulons aborder à ces sources : il nous faut impérieusement aborder à la côte d'Afrique, nous adresser à cette Egypte à qui l'on a donné l'épithète de mystérieuse et qui la mérite, non pas parce qu'elle en a la manifestation, mais parce qu'elle en a la réalité positive.

Je vous parlerai d'une Egypte réelle, tangible, de l'Egypte qu'on peut voir, qu'on peut toucher, d'une Egypte telle qu'elle existe de nos jours.

Cette Egypte nous donne des oeuvres d'une beauté transcendante et d'une date certaine.

Ces dates se placent entre 7 et 8.000 ans avant Jésus-Christ. Nous n'avons rien d'aussi ancien dans aucune voie de l'investigation.

Ce que j'ai vu au bord du Nil, ce ne sont pas les cotonniers et ce qu'ils peuvent rapporter, ce que je suis allé chercher là-bas, c'est ce que je pouvais trouver encore dans l'oeil du Sphinx, c'est ce que je pouvais découvrir dans l'arc de son sourire ; je n'ai jamais résisté à ce prestige qui s'appelle le prestige de l'antiquité.

Le temps écoulé, et le temps écoulé sur une chose sans la tuer, au contraire en la consacrant, lui découvre des mérites profonds. L'antiquité c'est le total des exemples, l'antiquité c'est ce commencement où seulement nous pouvons trou-

ver les lois véritables du progrès. Il ne faut pas vous étonner, quelles que soient vos habitudes, de voir un homme de culture générale considérer que le berceau de l'homme civilisé c'est l'Égypte, c'est la Grèce, c'est la Palestine, puisque ce sont vraiment les trois rives d'où nous viennent les éléments qui forment notre vie morale.

Au temps où j'étais écolier, on enseignait que l'Égypte était un pays de superstition où on adorait les animaux.

Une vieille habitude fait que le monde est séparé en deux parties : les païens et les chrétiens. Que l'on veuille donner aux chrétiens toutes les qualités, j'y souscrirai bien volontiers, mais les païens ne sont pas des diables, de mauvais êtres, les imbéciles que l'on représentait autrefois. Il n'est pas vrai que nous, nous adorons l'agneau, le pélican, ni la colombe. Il n'est pas vrai que les Égyptiens adoraient l'ibis et l'épervier.

Lorsque l'on se trouve sur le bateau qui va aborder à Alexandrie, on aperçoit au loin les sables du désert. Et, à mesure que le navire approche, on ne voit rien se dresser sinon les colonnes de Pompée et enfin, quand on aborde, on ne trouve que du sable.

La surprise que l'on évoquait ne se manifeste pas.

Et cependant la terre a un autre aspect que l'aspect pacifique de sa faune, de sa flore. Mais en abordant à Alexandrie il faut se souvenir qu'il y a une école d'Alexandrie, qu'il y a eu un homme nommé Plotin, qui a été un Socrate plus pur que le Socrate grec. Il faut penser que dans cette ville s'est fait l'énorme mouvement qui a fait pousser l'hégémonie de la civilisation. Il faut penser que là s'est réunie la plus grande bibliothèque du monde, une bibliothèque qui ne contient pas moins de 1.900.000 exemplaires. Il faut également se souvenir que le fantôme charmant de Cléopâtre plane sur cette ville.

L'Égypte, c'est la terre d'intellectualité et de mystère, et il fallait, il était légitime que le mystère prît sa forme définitive.

Nous ignorons en matière métaphysique ce que les anciens ignoraient en matière physique.

Il faut que l'homme choisisse son horizon. On ne peut travailler à la fois deux champs, parce que l'être ne peut se dédoubler. Je ne blâme ni ne juge mon époque, mais je persiste à penser qu'il faut prendre dans chaque période des spécialités de son activité. Chaque fois que nous voudrions penser toucher aux questions des origines, c'est vers le passé qu'il faut aller chercher les documents, les formules dont nous ne pouvons donner que des commentaires.

L'Égypte est encore habitée. Elle est même habitée par des races très variées : d'abord par la race anglaise, la race conquérante, et par la race turque. Mais ce qui nous intéresse ce ne sont pas ces races ; ce qui nous intéresse ce sont les races autochtones, la race pharaonique.

Lorsque j'arrivai sur cette terre, ce qui me frappa le plus ce fut la beauté invraisemblable de la main du fakir, du porteur de malles qui m'offrit ses services. Cette main était étroite, fine, ses doigts étaient longs, cette main était plus belle que celle d'un Van Dick. J'avais devant moi un modèle humain dans toute l'acception du mot. La proportion, les épaules tombantes de mon porteur auraient fait envie à une Parisienne. Sa voix était douce, ses manières polies et distinguées et tout chez lui attirait la sympathie. Voilà à peu près la physionomie de ce que nous appellerions en France un voyou de là-bas.

Supposez donc ce qu'il faut qu'une race soit aristocratique pour, quoique appauvrie et asservie, être restée si belle et provoquer tant d'admiration. Du reste, ce phénomène extraordinaire de la sélection physique par rapport à une période sociale, vous le retrouverez en comparant le domestique au maître anglais, qui n'est qu'un animal infiniment inférieur à celui qui porte ses paquets.

Je fus extraordinairement frappé de la distinction native de ce porteur qui avait de si belles mains après lesquelles les miennes étaient des pattes, et dont le corps avait une harmonie sculpturale. On sentait qu'il avait vingt-cinq

mille ans de race dans les veines. Et il y avait autre chose encore : je veux parler de la moralité chez mon porteur. Je ne parle pas de cet unique porteur, je parle de tous les fellahs, de tous les porteurs en général, car il se ressemblent tous.

Mon porteur, dis-je, avait dans ses manières, dans ses façons d'écouter, de répondre, d'obéir, la courtoisie, la discrétion, la justice et le sourire proportionnels à ses fameuses mains de Van Dick.

De plus c'était un être résigné. J'essayai de voir ce qu'il avait dans sa cervelle. C'était une sensation souriante. Il considérait que le fellah devait être, depuis un temps immémorial, domestiqué, que ce fut par le représentant anglais ou par tout autre étranger ; que cette terre était une terre d'injustice, mais qu'il valait mieux se contenter de ce qu'on a, profiter d'un rayon de soleil, sucer un morceau de canne à sucre...

Ce que je retrouvai alors dans l'homme, c'est la discipline que lui avait enseignée le sacerdoce égyptien. Je vous montrerai tout à l'heure que ce sacerdoce fut admirable.

Le fellah n'a jamais été heureux, et cependant il aurait pu l'être avec un peu de bonté, de douceur dans l'application des méthodes de colonisation. Mais il avait pour lui ce que j'appellerai sa condition géographique.

L'Égypte est un pays où il ne pleut pas, où il ne fait pas froid. Le climat vous permet d'élever votre maison à peu de frais, car il n'est pas besoin de s'abriter des intempéries. Si un cyclone la renverse, il faut à peu près quatre jours pour la réédifier.

Vous voyez que le fellah est, dans ce pays, dans de meilleures conditions que, chez nous, l'ouvrier de nos villes.

En dehors de cela, le fellah a reçu sur l'âme une empreinte faite par un être très conscient de ce qu'est l'homme. Je ne veux point ici reprocher aux politiques de faire et d'appliquer des théories mauvaises. Un homme n'est pas maître de son idéal, mais on peut reprocher aux politiques de ne pas connaître les hommes auxquels ils appliquent leur système.

Je suis allé voir le Pharaon, le pontife d'éternité, l'homme qui représente cette pensée admirable et formidable, cette pensée de 8.000 ans avant Jésus-Christ.

Vous avez certainement lu Taine, qui, pendant seize ans, dans la chaire du Collège de France, a appliqué le positivisme à des matières qui n'étaient pas positives.

La plus ancienne oeuvre d'art qui existe sur la terre, c'est le Sphinx. Je voudrais bien qu'on me montrât en quoi cette figure imite la nature. La tête est une tête humaine, cette tête humaine se poursuit par une gorge de femme qui se continue par le corps d'un lion. Cette définition de représentation de la nature est contredite par la plus ancienne oeuvre d'art. Il me reste à dire que c'est peut-être aussi la plus belle.

Les artistes anciens considéraient l'art comme une langue destinée à la représentation des idées les plus transcendentes.

Nous sommes tous ici faits avec le livre. Nous sommes les enfants de la lecture. Il y a quatre siècles que l'imprimerie opère ses merveilles, ce qui n'empêchait pas l'humanité de penser et de faire des choses comme vos cathédrales. Avant l'imprimerie il y avait les manuscrits. Mais avant les manuscrits ? Comment donc se formait ce qu'on appelle la culture intellectuelle, l'éducation ? Par les Beaux-Arts.

Les statues, les monuments étaient des livres, et une statue égyptienne est un symbole, un blason. Ce blason ne représentait pas, comme les statues du moyen âge, les vertus ou les vanités du seigneur, ne célébrait pas l'amour-propre d'une province et d'une cité. Cela représentait le Credo d'une race intelligente.

Que signifiait donc cette tête humaine du Sphinx ? Et qu'a-t-elle de particulier dans la pensée de l'artiste ?

De tous les êtres vivants, l'homme est le seul qui pense, qui peut concevoir des notions de ce qui n'existe pas. L'homme sait ce que c'est que le bonheur, la justice, l'immatérialité, toutes choses qui n'existent pas. C'est cette faculté de voir l'invisible qui constitue la pensée de l'artiste et a donné au Sphinx une tête d'homme.

Maintenant, qu'est-ce que cette gorge de femme ? Elle représente la maternité.

Et ce corps de lion ? Le lion symbolise l'effort de l'homme pour essayer de faire sur un point de la terre des choses à l'image de l'idéal conçu. Le lion sert de piédestal de la pensée et de la maternité.

Gravons bien en notre esprit ces trois idées de l'artiste : de la tête qui conçoit le monde supérieur ; des mamelles qui représentent la maternité, l'enfantement douloureux de l'idéal, et enfin ce corps et ces membres de lion qui représente l'effort pour faire, je le répète, des choses à l'image de l'idéal conçu, et vous aurez là le pentacle, l'exhortation que les magies égyptiennes adressaient à leur race.

Je tâcherai tout à l'heure de vous montrer combien ce qu'on pourrait appeler la pensée du Sphinx est conforme à la nature et combien nous sommes, sans nous en douter, des Egyptiens au point de vue intellectuel.

Au reste, la corbeille qui flotte sur les eaux du Nil et qui porte Moïse, où va-t-elle aborder ? Entre les mains d'une princesse qui, elle-même, donnera cet enfant aux prêtres. Et par conséquent, la première pensée de Moïse fut une pensée égyptienne, une pensée de Memphis.

Je n'entrerai pas dans des détails sur les différentes fluctuations qui ont sévi sur l'Égypte.

Avant Moïse, la civilisation s'étend des bords du fleuve jusqu'aux sables du désert ; puis elle remonte le cours du fleuve, mais elle le remonte à l'état amoindri et décadent.

Les Egyptiens, que sont-ils ? Ce sont les serviteurs.

Je vais vous proposer l'hypothèse de Platon.

Il existait avant l'Histoire un continent qui s'appelait Atlante.

Le cataclysme, qu'on appelle le Déluge universel, écrasa ce continent et par contrecoup l'Afrique qui n'était qu'un fond de mer exhausé s'éleva.

Ce serait donc un débris de cette civilisation qui serait apparu sur le Nil et qui aurait formé le noyau de la nation égyptienne.

En tout cas, il y a un point absolument indiscutable : les plus anciennes statues, les plus anciens tombeaux, le temple de Granit sont, au point de vue de la pensée comme de l'exécution, des choses incomparables.

Après le Sphinx, le temple de Granit, les Pyramides, il n'y a plus que des choses moindres.

Comme il est matériellement impossible que des êtres aient pu partir du point initial de l'être ignorant pour aboutir à un tel résultat, il faut qu'un être soit venu brusquement sur ce territoire avec un art complet et une civilisation toute faite.

Ce Sphinx, qui est taillé en plein roc, regarde l'Orient.

Vous savez que le principal dieu, le dieu presque générique c'est le soleil.

Ce que le Sphinx regarde, ce n'est pas le lever de l'astre, mais le soleil qui renaît chaque jour, c'est l'Immortalité que regarde le Sphinx.

La pensée égyptienne est basée sur un seul principe : résurrection.

Le Sphinx ne vous dit pas autre chose, il vous dit : "rien ne se crée, rien ne se perd".

Quelques-uns d'entre vous doivent se dire : "Pelladan, personnage lunatique, s'est beaucoup occupé de sciences mystiques et occultes ; il ferait mieux de nous dire quel est le secret du Sphinx".

Le secret de la magie, de tout ce que vous pouvez rêver, Curie l'a révélé. Non seulement il l'a révélé, mais il l'a révélé sans le savoir. Il l'a démontré. Il

a apporté un morceau de minéral et il a dit : "voilà c'est le radium. C'est une matière qui a la propriété d'irradier les corps. Elle ne perd rien de son intensité, mais je crois que cette faculté de radioactivité existe dans tous les corps".

Toute la magie, tout l'occultisme est là dedans. Seulement, il faut en faire l'application.

Il a simplement constaté la radioactivité dans le minéral. Mais si le minéral possède la radioactivité elle existe également chez l'animal.

En bien, tous les corps organiques ou inorganiques fomentent, conservent à un degré quelconque une force invisible et réelle.

Si cette force est dégagée par un corps conscient comme le corps de l'être organique qui est encore passionnel, cette force peut alors prendre le sens et la direction que lui imposent la pensée et la volonté. Cette radioactivité que nous dégagons peut s'appeler de l'amour, de la douceur, de la bienveillance, de la malveillance, de la haine, etc.

On a tort de mépriser les superstitions populaires, parce qu'elles sont des constatations de phénomènes réels. Pourquoi dit-on de quelqu'un qu'il a le mauvais œil ? Parce que l'on a l'impression que cet être dégage une radioactivité néfaste.

Il y a un mot qui joue une grande importance parmi nous, c'est le mot égalité.

Ce mot, en vérité, n'a aucun sens. Il ne signifie rien.

Une pomme et une autre pomme ça fait bien deux pommes, mais un homme et un autre homme ça ne fait pas deux hommes. C'est peut-être fâcheux pour le suffrage universel, mais c'est ainsi. Les Egyptiens avaient une doctrine pour la quantité et une autre pour la qualité. Je sais bien qu'on a décrété que tous les hommes sont égaux, mais les Egyptiens ne croyaient pas à cela. Ils croyaient que chacun a droit suivant son mérite et son intelligence, et parfois ils ne donnaient pas le même catéchisme aux gens ordinaires et aux gens extraordinaires.

Il y avait donc une pensée réservée, un patriciat de la foi et un patriciat de la science.

L'artiste, en tournant le Sphinx vers l'Est, avait eu l'idée de résurrection. Il voulait encore inculquer d'une façon plus exacte cette nécessité de considérer toujours et en tout l'au-delà et la survie.

Je n'ai pas besoin de légitimer le point d'origine de la légende de la résurrection des corps. Elle vient de la région du Nil. L'Egypte est le plus ancien endroit du monde où on ait fait de la religion et de l'art.

Il ne faudrait pas croire que la statuaire a été inventée pour meubler seulement les squares et les musées.

La statuaire est née d'une croyance et cette croyance que je vais vous expliquer va donner la raison de ces tombeaux extraordinaires qui s'appellent les Pyramides.

Vous savez que le Pharaon offrait seul le sacrifice aux divinités. C'était une personne sacrée et seuls les prêtres l'escortaient lorsqu'il allait rendre ses devoirs aux dieux.

Le Pharaon ne nous a laissé aucun palais. La grande Pyramide, la Pyramide de Chéops, représente un volume d'environ 2 millions de mètres cubes. Pour le Pharaon l'existence en ce monde était tellement passagère que cela ne valait même pas un palais. Pour la maison que les Pharaons appelaient la maison d'éternité, ce n'était pas assez de toutes les pierres de granit imaginables, parce que là il s'agissait de vivre la vie du Purgatoire.

Le Pharaon, considérant qu'il avait à vivre une vie de Purgatoire extrêmement longue, avant d'arriver à la béatitude, a fait construire ces Pyramides qui sont les premiers monuments du monde. Ces tombeaux étaient bâtis durant son vivant, jamais après sa mort. Dès qu'un Pharaon montait sur le trône on commençait sa Pyramide ; elle contenait tout le confortable nécessaire. De nombreuses statues, mais des statues gigantesques ; car tout ce que font les

Egyptiens est grand, plus grand, beaucoup plus grand que nature. Telle la statue de Ramsès dont je vous donnerai une idée en vous disant qu'un homme peut se coucher entièrement dans la cavité de l'oreille.

Ce goût du colossal serait une faute d'esthétique, pourquoi vouloir donner à l'homme des proportions hors de comparaison à ce qu'il est ? La Pyramide est colossale parce que c'est la Pyramide de Pharaon. Plus la Pyramide est vaste, plus la statue est colossale : plus c'est un signe d'honneur, plus il a de sécurité posthume.

Vous ne vous étonnez pas devant le château de Coucy, énorme, inexpugnable. Il représente à vos yeux une garantie de la liberté de ses habitants. Et bien ! Les Pyramides sont le donjon pour la liberté de la vie fantomatique, de la vie du Purgatoire, c'est pour cela qu'elles ont été construites et c'en est la seule raison.

Ce n'est pas pour conserver l'apparence de l'existence que les Egyptiens embaumaient leurs morts. Faire une momie représentait au moins une douzaine d'ouvriers pendant trois mois, sans compter les prêtres lisant les conjurations.

C'était une faveur extrême de concourir à l'embaumement d'un Pharaon, et le personnel employé représentait presque le dixième de la population.

L'Egyptien croyait que l'homme était composé de trois éléments : d'un esprit, c'est la partie qui pense ; de l'âme, qui était le signe de l'existence, et enfin du corps.

À la mort, l'esprit remontait dans la sphère qui lui est spéciale. L'âme se mettait à errer et le corps, naturellement, subissait la loi organique, se serait décomposé s'il n'avait pas été embaumé.

Mais comme ils croyaient à la résurrection des corps, il fallait que l'âme put le retrouver.

Donc l'Egyptien croyait qu'après sa mort, quand son âme quittait son corps, elle allait vivre à l'état de fantôme, et comme il avait peur que des ennemis ne vinssent attaquer ou enlever sa momie, les statues ont été faites pour remplacer les momies.

Plus l'homme était riche et puissant, plus sa statue était énorme, car elle correspondait à un besoin de l'autre monde.

Vous voyez que lorsqu'on fait la critique des raisons qui ont motivé les œuvres d'art, on la trouve dans les croyances.

Les livres disent peut être que les Pharaons étaient des tyrans ? Non. C'étaient des hommes qui disposaient de tous les moyens pour assurer leur vie future, pour assurer cette vie funèbre et douloureuse qui devait précéder leur béatification.

Vous avez compris maintenant pourquoi les statues des Pharaons sont énormes et si imposantes.

Il est très difficile de donner en un bref aperçu une idée de l'Egyptien.

Le nom sacré de Dieu représente pour les races orientales un élément de miracle, un élément de salut.

Vous avez entendu des charretiers dire à leur cheval : Hue ! Oh ! Oh ! C'est là qui est le nom de Dieu confié à la colère par la conscience du sacerdoce égyptien.

Ils se sont dit qu'en apprenant cela au plus bas peuple et en le donnant comme terme exclamatif, ce mot traverserait les siècles.

Il y avait donc des charretiers qui prononçaient le nom sacré de Dieu, 10.000 ans avant Jésus-Christ ?

Je voudrais vous montrer le temple des Egyptiens. Je voudrais surtout vous montrer cette salle à colonnes dont le peuple ne franchissait jamais le seuil.

Sur les piliers de la salle et sur les colonnes sont sculptés de très beaux reliefs qui montrent tous les rites de l'adoration que le Pharaon opérait au nom de toute la race.

Si j'en avais le loisir, je vous ferais retrouver donc ces rites tout ce que

vous voyez dans la messe épiscopale. On pourrait presque illustrer un cérémonial avec les peintures du temple d'Égypte.

Il faut que la vérité ne soit pas une nouvelle venue, il faut au contraire qu'elle soit le témoin des anciens jours. Par conséquent je ne crois blesser aucune susceptibilité en disant que les rites chrétiens ne sont qu'une copie des anciens rites égyptiens.

Quant à vous donner une physionomie de ce temple, c'est assez difficile. En voici les proportions :

Figurez-vous 134 colonnes du diamètre de la colonne Vendôme. Seulement, le caractère du temple égyptien c'est d'avoir été bâti dans l'ombre, dans la pénombre. Le jour ne venait que très péniblement dans les salles, et, dans celle de l'Adoration, il ne venait pas du tout. Lorsqu'un voyageur voit toutes ces cours éclairées et que le soleil frappe les pylônes et les éclabousse de sa lumière, on a l'impression contradictoire à l'impression qu'avait l'Égyptien des temps reculés.

Je m'étais proposé de vous parler de la condition de la femme en Égypte. Si vous voulez savoir ce qu'est la place que tient la femme dans une civilisation, regardez ce que la femme tient dans la légende.

Vous savez ce que Marie a fait pour la femme ?

Eh bien Isis a fait dans la légende égyptienne ce qu'à fait Marie dans la légende chrétienne.

J'ai copié un passage à votre intention dans un livre qui est le plus ancien livre du monde. Ce sont des proverbes et c'est antérieur à 4.000 ans à l'Ancien Testament.

"Si tu es sage, aime ta femme, sans querelles, nourris la ; pare la ; c'est le luxe de tes membres. Parfume la, réjouis la, le temps que tu vis. C'est un bien qui doit être digne de son possesseur".

Phta-Holep. (V^e Dynastie)

Vous voyez quels étaient les sentiments des Égyptiens, race douce par excellence. Vous voyez qu'ils avaient découvert déjà le rôle providentiel de la femme dans la famille.

Je ne voudrais pas vous amener dans l'île de Philoe, sans vous dire ce que les Anglais ont fait. L'île est un des plus jolis endroits de l'univers et il faut une conception puissante pour oser raturer un paysage de paradis terrestre afin d'avoir quelques centaines de balles de coton de plus.

Et si on ne conçoit pas qu'il y a des choses qui valent plus que celles de la terre, si on ne peut pas admettre le principe de la beauté, de la vérité, si on croit qu'une sculpture comme une cathédrale est inutile à la prospérité d'une nation, on s'achemine à ne plus être soi-même une nation.

Les Égyptiens ont cru à l'immortalité plus qu'aucun autre peuple du monde. Ils sont encore nos maîtres ; je viens de vous les donner comme les véritables instituteurs de nos croyances et comme les maîtres auxquels nous devons recourir si nous voulons reprendre conscience de ces devoirs moraux qui leur ont donné cette immortalité à laquelle ils aspiraient et à laquelle nous devons aspirer.

REMERCIEMENTS AU CONFÉRENCIER

Monsieur,

Vous vous êtes plu à faire revivre devant nous les grands et merveilleux souvenirs de l'antique Égypte qui vous sont familiers.

La Terre du Sphinx, vous l'avez dit, c'est votre patrie intellectuelle ; vos affinités, votre éducation vous y rattachent ; votre âme s'identifie avec elle.

C'est pourquoi vous l'avez évoquée avec un si rare bonheur, une séduction si prenante ; ceux qui connaissent les tendances de votre esprit s'y attendaient.

Votre auditoire a été heureux de fêter avec l'écrivain et l'artiste le causeur délicat et bien disant.

Il n'oubliera pas de sitôt votre visite parmi nous.

(Extrait du Bulletin de la Société normande
de Géographie - 1er Cahier de 1910 - pp. 1 à 13)

Au Vénéré
Emile Burnouf
son admirateur

LES IDÉES ET LES FORMES

SAR — PLAVIN
LA TERRE DU SPHINX

Paris, Ernest Flammarion, Editeur
26, rue Racine, près l'Odéon.

Dédicace à Emile BURNOUF

(Collection J.-P. BONNEROT)